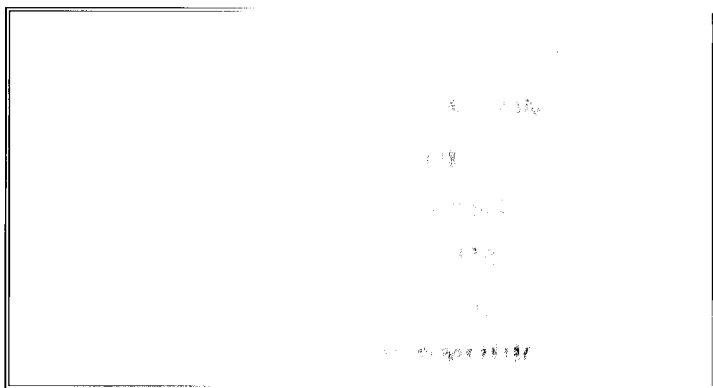


Congrès international du bicentenaire	225
Note sur la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin, par Yves-Fred Boisset	231
La revue « L'Initiation », intervention de Michel Léger, directeur.....	232
Intervention de Sâr Affectator,.....	240
« Le raisonnement humain », par Cyvard Mariette.....	247
« Louis-Claude de Saint-Martin au milieu des troubles révolutionnaires », par Kiwahito Konno	255
« Éléments de concordance entre la symbolique biblique et la symbolique égyptienne » par Patrick Négrier	278
« L'œuvre alchimique et la sainte Messe », par J.-P. Bonnerot	296
Hommage rendu sur la tombe de Papus et de Philippe Encausse par Robert Francken	301
« À Saint-Yves d'Alveydre », poème de Fabre des Essarts.....	304
Les livres et les revues.....	309
Informations	317
Inventaire des revues de la nouvelle série disponibles au 31 décembre...	318
Nomenclature des sommaires des numéros de l'année 2002	319
Note aux abonnés, par Annie Boisset, administrateur	320



CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LÉGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET



Portail et façade de la
maison natale de Saint-Martin.
*À droite, on aperçoit la plaque
commémorative.*

L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet – 92700 COLOMBES
Téléphone et télécopie (entre 9h. et 18h.) : 01 47 81 84 79

Site web : <http://www.papus.fr.fm>

Courriel : Yvesfred.boisset@wanadoo.fr

CCP : PARIS 8 288 40 U PARIS

Administrateur-honoraire : Jacqueline ENCAUSSE

Administrateur : Annie Boisset

Rédacteurs adjoints : Marcus †, M.-F. Turpaud,
Marc Bariteau † et Mehiel.

« L'Initiation » est également présente sur deux sites web
www.chez.com/crp et www.france-spiritualites.com

**Amis abonnés, n'attendez pas pour renouveler
votre abonnement pour 2004.
Vous nous faciliterez la tâche
et nous éviterez des frais de rappel.**

MERCI !



**Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent être
considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la
responsabilité de ceux-ci.**

L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

En commémoration du bicentenaire de la transition de Louis-Claude de Saint-Martin et du cinquantenaire du réveil de la revue par Philippe Encausse, placé sous le double patronage de « L'Initiation » et du « Germe » (Groupe d'études et de recherche martiniste et ésotérique) et sous la présidence d'honneur de madame Jacqueline Encausse, notre congrès international s'est déroulé à Paris et à Amboise du 26 au 28 septembre 2003.

En dépit de quelques défections dues à différentes causes extérieures à notre volonté, nous avons pu réunir environ soixante-quinze participants représentant neuf nationalités : béninoise, britannique, canadienne, espagnole, étasunienne, française, italienne, japonaise et suédoise.

Le vendredi 26, à partir de 15 heures, nous nous sommes rendus sur la tombe de Papus et de Philippe Encausse au cimetière du Père-Lachaise et, après quelques instants de recueillement, j'ai eu l'honneur de prononcer une courte allocution dont le texte est publié ci-dessous :

« Au nombre des nombreux disciples de Louis-Claude de Saint-Martin dont nous commémorons en ce jour et dans les jours suivants le bicentenaire de la transition, il y a Papus et son fils Philippe Encausse.

« C'est pourquoi il nous a paru naturel de commencer cette manifestation par une visite à leurs sépultures. C'est ici que reposent les corps de ces deux grands initiés dont nous nous honorons d'être les disciples, les amis. Je dis bien leurs corps car nous savons que leurs esprits ne sauraient être emprisonnés dans la pierre pas plus que celui de Dieu ne saurait l'être dans des temples car l'esprit est partout et il n'est point besoin de se rendre dans quelque bâtiment ou édifice conventionnel pour le sentir vibrer.

« Nous autres, héritiers de la tradition religieuse la plus pure et dépositaires de quelques étincelles de la connaissance véritable, nous nous faisons un devoir de rendre un hommage de mémoire à ceux qui nous ont si brillamment précédés.

« Nous savons que la véritable filiation est celle du cœur et de la fidélité aux idéaux et qu'elle se situe bien au-delà des filiations administratives et historiques qui nourrissent souvent des conflits dont personne ne sort jamais vainqueur.

« Ici, chaque année, dans la matinée du dimanche le plus proche du 25 octobre (date anniversaire de la transition de Papus), nous sommes un certain nombre à répondre à l'appel de nos chers Maria et Emilio Lorenzo et à nous

réunir autour de cette tombe, sans tristesse mais avec, au fond de nos cœurs, une lumière d'espoir qui vacille encore et ne demande qu'à jaillir pour nous envelopper en une sorte d'aura irradiante.

« N'oublions pas que c'est grâce à Papus que beaucoup d'entre nous ont découvert ce fil initiatique qui, jamais interrompu, remonte à Saint-Martin, à Martinez de Pasqually, à Jacob Boehme, aux rosicruciens du XVII^e siècle, et, bien sûr, aux hermétistes, aux alchimistes, aux gnostiques. D'un certain point de vue, ne pourrait-on affirmer que Jacob Boehme, Louis-Claude de Saint-Martin et Papus constituent les trois piliers de la pensée illuministe qui nous conduit sur l'étroit sentier plein d'embûches et qui serpente entre un marécage et un ravin ? L'enlèvement et la chute sont les deux dangers qui nous guettent tout au long de notre parcours initiatique.

« L'enseignement papusien, pour ceux qui ont eu la chance d'y avoir accès, est de nature à nous protéger des fausses lumières, des clinquants et de toute la verroterie ésotérique qui font la fortune des gourous usurpateurs, lesquels n'ont d'autre finalité que celle de noyer leurs disciples dans le torrent de leur karma. Comment ne pas nous réjouir et ne pas remercier chaque jour la Providence qui nous a permis

d'éviter ces écueils ? Cette providence a un nom : Papus. Il c'est cela qui justifie l'hommage que nous sommes heureux de lui rendre aujourd'hui, en préambule au congrès international dédié à la commémoration du bicentenaire de la transition de Saint-Martin.

« Mais, n'oublions pas que Papus dont la puissance de travail est reconnue et saluée par tous a créé, en 1888, la revue « L'Initiation » qui parut mensuellement jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale et qui, après un long sommeil, reparut en 1953 grâce à la volonté, à l'énergie et au charisme de Philippe Encausse. Tous ceux qui ont eu la chance de connaître le fils de Papus ont conservé le souvenir d'un homme bon et généreux, tout entier dévoué à la mémoire de son père et à la propagation de son œuvre. Je sais, les années passent inexorablement et nous sommes de moins en moins nombreux à l'avoir connu et côtoyé en ses multiples activités. Mais, nous n'oublions pas que notre premier devoir est de conserver pieusement sa mémoire, indissociable de celle de Papus.

« Je l'ai déjà dit : nous ne venons pas ici en tristesse. Nous venons rendre visite à des amis éternellement vivants et présents en nos cœurs. Ces amis nous accueillent sans nous demander d'ou

nous venons, sans se préoccuper de notre appartenance, sans vérifier nos titres. C'est chez nos amis, ici présents et que nous entourons de notre affection, que se réalise la véritable union cardiaque, la seule qui puisse tisser des liens solides et, en tout cas, bien plus solides et durables que toutes les chartes, concordats et traités d'alliance dont l'encre souvent trempée se dilue avec le temps et la résurgence inévitable des ambitions et des égocentrismes.

« Grâce à Dieu, et grâce à l'amitié qui nous lie à Papus et à Philippe Encausse, nous sommes, du moins, espérons-le, à l'abri de ces dérives. Nous ne les en remercierons jamais assez. »

Puis, les participants furent invités à visiter quelques tombes de personnages célèbres dont ce cimetière est prodigue.

La soirée de ce vendredi fut consacrée à une réunion rituelle qui eut lieu au « centre de congrès Chaillot-Galliera », avenue George V à Paris.

Le colloque proprement dit se tint le samedi 27 de 9 heures à 18 heures au même endroit. Six conférenciers se relayèrent au cours de cette séance : le professeur Antoine Faivre (qui, en

début de séance, nous donna lecture d'une communication du professeur Nicole Jacques-Lefèvre sur le thème : « La parole et l'écriture, ou le travail poétique comme grand œuvre » et, en fin de séance, nous fit un exposé sur « La place de Louis-Claude de Saint-Martin dans l'histoire du courant théosophique »), le professeur Pierre Deghaye qui nous parla de « la théosophie selon Jacob Boehme et Louis-Claude de Saint-Martin », messieurs Didier Vlerick qui traita de « Louis-Claude de Saint-Martin en son temps », Michel Léger, qui nous retraça « l'histoire de la revue de 1888 à nos jours » et Cyvard Mariette qui nous invita à une réflexion sur « le raisonnement humain ».

Des pauses et le déjeuner pris à la cafétéria du Centre permirent aux participants de faire plus ample connaissance et d'échanger leurs impressions. Le soir, nous nous retrouvâmes dans un restaurant « Hippopotamus » des Champs-Élysées pour partager un dîner convivial et fraternel.

Le dimanche 28, nous partîmes tôt pour Amboise en autocar de tourisme.

Arrivés vers onze heures, nous nous dirigeâmes vers la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin située dans le centre ville, place Richelieu. Là, nous atten-



**SUR LA
TOMBE
DE
PAPUS
ET
DE
PHILIPPE
ENCAUSSE**



RÉCEPTION À LA MAIRIE D'AMBOISE



**UNE VUE
PARTIELLE
DE LA
SALLE
PENDANT
LE COLLOQUE
DU SAMEDI**



**LE CLOS-LUCÉ
À AMBOISE**

***Ces photos comme toutes celles qui illustreront cette revue
sont de Bruno Le Chaux.***

daient madame Cadiot, adjointe au maire et chargée des affaires culturelles de la ville, deux conseillers municipaux et deux historiens d'Amboise et de sa région qui nous avaient confirmé que c'était bien sur cette place (anciennement du Grand Marché) et au numéro 18 que s'élevait au XVIII^e siècle la véritable maison natale du Philosophe Inconnu, mettant ainsi un point final à la polémique née en 1946 des suites d'une regrettable confusion comme nous l'expliquons plus loin.

Puis, nous fûmes conviés à un vin d'honneur offert par la municipalité au cours duquel monsieur Régis Prot, historien, nous révéla quelques curiosités concernant la vie amboisienne de la famille de Saint-Martin.

Nous déjeunâmes dans un restaurant d'Amboise avant de nous rendre au domaine du « Clos-Lucé », dernière résidence de Léonard de Vinci où il mourut en 1519. Un musée installé dans la maison où il résida présente les maquettes de ses inventions et le parc animé permet de voir sur des écrans géants quelques moments forts de son œuvre picturale commentés en quatre langues.

À 17 heures 30, nous reprîmes la route de Paris ; pendant ce trajet, Jean-Paul Ollivier, auteur, compositeur et interprète, nous fit le

don de sa musique et de ses poèmes.

Mais il fallut bien que nous nous séparions, moment toujours difficile mais, hélas !, inévitable ; cependant ce fut, bien sûr, dans l'espoir de nous retrouver un jour prochain. Quelques uns d'entre nous prolongèrent la soirée par une agape dans un restaurant asiatique.

Je tiens à remercier ceux et celles qui nous ont apporté leur aide dans l'organisation et la bonne marche de ce congrès : Onslow Wilson, Phillip Garver, Christian Hubicho et Serge Le Guyader pour les traductions de français en anglais, Rino Follien et Jean-Louis Giudice pour les traductions de français en italien, Bruno Le Chaux pour le très beau reportage photographique qu'il a réalisé, Jean-Paul Ollivier et Jean-Louis Giudice pour l'accueil des participants et Annie Boisset, notre dynamique administrateur qui était partout en même temps. Tous ont participé, à divers titres, à la réussite de cette manifestation.

Dans ce numéro, nous publions les communications de messieurs Michel Léger, Cyvard Mariette et de Sár Affectator. Celles des professeurs Nicole Jacques-Lefèvre, Pierre Deghaye et Antoine Faivre et de monsieur Didier Vlerick seront publiées dans le n° 1 de 2004.

Yves-Fred Boisset

Note sur la maison natale de Louis-Claude de Saint-Martin.



« Les messieurs endimanchés qu'André Billy rencontra en cet été de 1946 étaient venus à Amboise pour assister à la pose d'une plaque commémorative sur l'immeuble de la rue Rabelais où l'on croyait que le théosophe avait vu le jour ». (Bernard-Pierre Girard, in « L'Écho du Passé », juillet-août 1977).

Lors de nos déplacements préparatoires à Amboise, mon épouse et moi-même avons été intrigués par l'existence de deux maisons natales de Louis-Claude de Saint-Martin. L'une se trouve au 58 de la rue Rabelais, l'autre au 18 de la place Richelieu, c'est-à-dire environ cinquante mètres plus loin. Sur les deux façades, une plaque indiquant que c'est dans cette maison qu'est né, le 18 janvier 1743, le Philosophe Inconnu. Convaincus que même un philosophe ne peut naître dans deux endroits à la fois, nous avons voulu en savoir davantage et avons interrogé les services historiques de la Ville d'Amboise où nous avons, au demeurant, reçu un accueil de grande qualité.

Des divers documents qui nous ont été confiés et des différents entretiens que nous avons eus avec des historiens de la région, il est ressorti que, comme nous le pensions déjà au vu d'enquêtes antérieures, c'est bien dans la maison de la place Richelieu que Saint-Martin a vu le jour. De cette maison natale, il ne reste aujourd'hui que le portail (classé) et un pan de mur sur lequel est rivée une plaque apposée par les services municipaux (voir photo de couverture). À l'intérieur, une résidence moderne est en phase finale de construction.

André Billy, essayiste, romancier et critique littéraire (1882-1971), lauréat du Prix Goncourt en 1943, avait donc signalé, en son temps, l'erreur commise en 1946 par ces « Amis de Saint-Martin » venus commémorer le bicentenaire de sa naissance. Avec trois ans de retard, certes, mais on peut comprendre que, en 1943, l'environnement germano-vichyste n'était guère propice à ce genre de commémoration.

À présent, tout est rentré dans l'ordre. Et, notre pèlerinage amboisien n'a pas manqué son objectif.

Yves-Fred Boisset.

N'oubliant pas que si ce congrès international était prioritairement consacré au bicentenaire de la transition de Louis-Claude de Saint-Martin, il commémorait également le cinquantième anniversaire du réveil de la revue par Philippe Encausse (janvier 1953). C'est pourquoi Michel Léger, directeur de la revue, nous a tracé un court historique de cette revue ésotérique et initiatique.

La revue l'Initiation 1888 – 2003

La revue « **l'Initiation** » est fondée en octobre 1888 par Gérard Encausse-Papus qui en est le directeur avec pour rédacteur en chef George Montière et comme secrétaires de la rédaction Charles Barlet et Julien Lejay.

Le greffe de la rédaction se situe 14 rue de Strasbourg et l'administration 54 rue Saint-André des Arts à Paris.

« **L'Initiation** » porte en sous-titre « *revue philosophique indépendante des Hautes Études* » : hypnotisme, théosophie, franc-maçonnerie et sciences occultes en constituent l'ossature.

Nous voyons au sommaire du n°1 d'octobre 1988 des articles sur la philosophie : « *l'Initiation* » de Charles Barlet sur la Franc-Maçonnerie, « *le symbolisme* » par Papus, la physiognomonie avec « *La Théorie des Tempéraments* » par Polti et Gary, « *Louis Claude de Saint-Martin* » par Julien Lejay, « *La légende de l'inceste* » par Joséphin Péladan et de la poésie par Adélaïde Morin et Charles Dubourg.

Voilà donc la revue bien plantée, publication mensuelle au prix de 10 F par an pour 10 numéros. Les illustrations et la première page sont significatives. On y parle librement de la franc-maçonnerie ; allusion à la Tradition Égyptienne, à l'étoile flamboyante, aux quatre évangélistes et on voit sur la couverture un vénérable devant sa Loge brandissant le rameau d'acacia et l'épée flamboyante.

N'oublions pas que Gérard Encausse-Papus a été refusé deux fois en maçonnerie (à la Grande Loge de France) et qu'il

devra aller chercher son initiation en Angleterre et ramener Memphis Misraim en France.

C'est en 1891 que Papus, entouré de onze fidèles, créa le premier « Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste ». Les noms de ces onze fidèles sont bien connus en raison du rôle éminent qu'ils ont, à divers titres, joué dans la renaissance initiatique et spirituelle de la fin du XIX^e siècle dont Papus fut le grand coordinateur comme il en demeure à jamais l'incontestable figure de proue.

Stanislas de Guaita, Lucien Chamuel, Paul Sédir, Paul Adam, Julien Lejay, Montière, Barlet, Burget, Augustin Chaboseau, Maurice Barrès et Joséphin Péladan furent ces onze fidèles et quand les deux derniers de cette nomenclature démissionnèrent, ils furent remplacés par Marc Haven (gendre de Monsieur Philippe) et par Victor-Émile Michelet, l'auteur des « *Compagnons de la Hiérophanie* », grâce à qui nous connaissons mieux les personnalités citées plus haut.

Cependant aucun de ces compagnons ne prit la relève à la tête du Suprême Conseil lorsque Papus se désincarna en 1916, soit vingt-cinq ans après la fondation de l'Ordre.

Cette première revue « **l'Initiation** » est une revue très éclectique, ouverte à tous les courants occultistes : franc-maçonnerie, martinisme, spiritisme, mais aussi à la vie sociale : elle fait une part à l'actualité, elle comporte un bulletin théosophique, une partie littéraire et enfin de la poésie.

Plusieurs notions ressortent de ce qui précède.

D'abord, celle que le « Groupe Indépendant d'Études Ésotériques » réussissait vraiment à réunir autour de Papus des chercheurs et occultistes de son temps : une élite intellectuelle. Papus en était le créateur et le centre et, s'il ne fut pas le plus grand, il eut le talent d'attirer et de grouper autour de lui tous ceux qui s'intéressaient à l'occultisme.

« **L'Initiation** », créée en 1988, en fut l'organe. Cette publication permettait à de jeunes auteurs de s'exprimer, de s'affirmer, de se faire connaître. Papus était soutenu et aidé par ses amis qui se chargeaient des opérations, disons matérielles et fastidieuses : groupement et sélection des articles, abonnements, relations avec l'imprimeur, etc.

L'étranger venait à lui. Ses livres étaient traduits en plusieurs langues.

À cette époque, la puissance de travail de Papus était à son apogée. Il ne cessait d'écrire des ouvrages ayant tous un grand retentissement. J'ai observé qu'il regroupait avec talent plusieurs de ses brochures de jeunesse pour en faire des ouvrages aussi complets que le « *Traité Méthodique de Sciences Occultes* ».

Par ailleurs, il poursuivait ses études de médecine, brillamment d'ailleurs, protégé et estimé de ses maîtres. On relève le nom du Professeur Luys qui le guidait sur les possibilités curatives de l'hypnotisme dans des cas d'hystérie. Ce n'était plus l'étudiant impétueux, mais l'homme mûri encouragé par ses succès, très connu de la vie parisienne, ayant un peu épaissi physiquement, mais ayant décanté son esprit capable d'aborder tous sujets allant dans le sens de la Connaissance.

Il est à noter que « **l'Initiation** » était indépendante de l'Ordre Martiniste.

La première loge martiniste date de 1887 où nous voyons Papus, Stanislas de Guaita et Péladan se réunir à Montmartre.

Le dernier numéro de la revue « **l'Initiation** » sort en octobre 1912 ; nous trouvons au sommaire des articles de Papus sur « *Le temple Égyptien et ses mystères* », et de Saint-Yves d'Alveydre, décédé en 1909, sur « *La définition de l'Archéomètre* » et « *Le Mysticisme* » de Sédir. Il est à noter que Papus reprend des articles anciens ; peut être que les anciens auteurs ne voulaient plus collaborer à la revue ?

« **L'Initiation** », en 1912, en est à sa 24^e année et 96^e volume.

La revue va donc être publiée jusqu'à octobre 1912 et c'est en décembre 1913 qu'apparaît la revue « **Mysteria** », revue mensuelle illustrée d'études initiatiques publiées sous la direction du docteur Papus dont le premier numéro sortit en janvier 1913 et comportait une partie philosophique : les articles portent sur une bibliographie du martinisme, les plantes magiques, Louis-Claude de Saint-Martin, l'astrologie, Jésus et la Science, etc.

La rédaction, l'administration se situent 15 rue Séguier à Paris VI^e ; le prix est le même : 10 F par an pour l'abonnement de 10 numéros.

Il est à noter que l'administration de la revue se situe au même endroit que le lieu de conférences « *Les amis de Saint Yves* » 15 rue Séguier à Paris (l'association des « *Amis de Saint-Yves d'Alveydre* » a été créée en 1910).

Papus nous dit :

« *Au bout de vingt-trois ans, une revue, comme un être humain vers la soixantaine, a besoin de transformations. Voilà pourquoi nous avons créé **Mysteria**. Le titre de cette revue, adapté aux idées actuelles, indique bien son nouveau caractère. Comme sa mère, **Mysteria** sera le complément de toutes les revues psychiques et sera destinée aux lecteurs déjà instruits dans ces études, aux initiés plutôt qu'aux commençants.*

« *Mais **Mysteria** veut, dans sa forme nouvelle, insister tout spécialement sur les arts divinatoires et, dans quelques numéros, une section spéciale sera destinée à la physiognomonie, à la chiromancie, à la graphologie et à quelques données d'astrologie et d'hermétisme.* »

La revue « **Mysteria** » comporte 96 pages, format *in octavo*, et va paraître tous les mois comme la revue « **l'Initiation** ».

Nous lisons dans le sommaire du 1^{er} numéro de janvier 1913 « *Jésus et la science* » par Susabo, « *La Colère et le Pardon* » par G. Wilfried S.I., « *la Réincarnation* » par Franlac, « *l'Occultisme scientifique* » par G. Durville, « *La France Chrétienne* » par Émile Le Laboureur. On constate que les grands auteurs de l'ancienne revue n'existent plus, les articles sont signés de *nomens*.

Le dernier numéro de la revue « **Mysteria** » paraîtra en mai 1914 avec un numéro spécial consacré à l'alchimie, signé Bodelot ; l'adresse de la revue est rue Rodier à Paris. Puis, c'est la déclaration de la Première Guerre mondiale. Tout s'arrête. Et la revue aussi. Papus quittera le plan terrestre en 1916.

De mai 1914 à Janvier 1953, durant 39 années, il ne se passe rien pour la revue.

Il faut noter qu'à la mort de Téder en 1918, Bricaud organise à Lyon un martinisme plus maçonnique tandis que Blanchard et Augustin Chaboseau fondent l'O.M.S. « l'Ordre Martiniste et Synarchique » qui va émigrer en Angleterre et en Amérique du Nord ; c'est de là que viendra l'O.M.T. « l'Ordre Martiniste Traditionnel ».

C'est en 1953, soit une quarantaine d'années plus tard, que le docteur Philippe Encausse, fils de Papus, donne une nouvelle vie à la revue « **l'Initiation** », « *Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle* » ; le n°1 de janvier/février 1953 indique qu'il y a 6 numéros par an de 48 pages.

Le titre en est : « **L'ordre Martiniste de PAPUS renaît...** »

Dans le sommaire, on peut noter « *L'introduction au Martinisme* » par Jean de Luquère, « *Martinisme et Martinézisme* » par Aurifer, « *Les femmes et la Franc-Maçonnerie* » par Éliane Brault, et « *Les marchands du Temple* » par Philippe Encausse ainsi qu'un article sur la résurgence de l'Ordre Martiniste.

Philippe Encausse est le directeur de la revue « **l'Initiation** » mais il en est aussi le gérant, le propriétaire et le rédacteur en chef et, ce, de janvier 1953 jusqu'en juillet 1984.

Les administrateurs successifs sont : Georges Crépin, Georges Cochet, Denise Pageaut, Jean Bretin, Jacqueline Encausse (de 1987 jusqu'en 1995) et, depuis 1996, Annie Boisset.

Je deviens directeur de la revue en 1982.

Il faut noter que Philippe Encausse, qui remplit toutes les fonctions, veut arrêter la revue et je lui propose de la continuer, car si nous perdons nos abonnés, il m'apparaît impossible de remettre en marche la revue dans quelques années. Avec Philippe Encausse, nous effectuons de nombreuses démarches dans les administrations, car pour changer l'adresse de la revue il faut l'aval du Procureur de la République de Lyon, et pour le changement d'adresse du CCP, compte bancaire, et de la domiciliation de la revue nous avons dû aussi effectuer de nombreuses démarches.

Yves Fred Boisset est rédacteur en chef de la revue depuis septembre 1984. Je tiens à le remercier ici pour l'excellent travail qu'il effectue et c'est grâce à lui que la revue continue aujourd'hui

et qu'elle s'est développée avec l'aide de son épouse Annie, l'administrateur.

C'est sur le n° 2 de 1962 que nous voyons apparaître l'indication que « **l'Initiation** » est l'Organe Officiel de l'Ordre Martiniste ; cela signifie aussi que l'Ordre Martiniste subventionne la revue ; Philippe Encausse donnait généreusement beaucoup d'abonnements, le nombre d'abonnés payants était tombé en 1982 à environ 120.

Afin d'ouvrir la revue et de revenir à son origine, dès le numéro 2 de 1999, « l'Initiation » redevient les « Cahiers de Documentation Ésotérique Traditionnelle, revue du Martinisme et des divers courants initiatiques ».

Philippe Encausse a consacré son activité à la mémoire de son père. Il multiplia les rééditions des œuvres de Papus, avec l'aide de son ami Dangles et de Jordan (éditeurs). Philippe Encausse ressuscita le martinisme et dans la foulée la revue « **l'Initiation** ».

Dans une lettre que m'a adressée Robert Ambelain, le 25 février 1986, il est écrit :

« *Il est des faits que vos lecteurs et les membres de l'Ordre doivent connaître en effet ; il est bon de se souvenir que notre amitié, notre affection, à Philippe Encausse et moi-même, n'a cessé de s'amplifier au cours des années, et qu'elle demeure au-delà de la mort.*

« *J'ai été son initiateur au martinisme, comme je le fus pour Robert Amadou et Jules Boucher, et j'ai initié tout son Suprême Conseil de 1952 : Bertrand de Maillard, Georges Crépin, Pierre Delpirou, Jean Carrega, Éliane Brault, Gisèle Faivre, etc.*

« *C'est pourquoi, hormis la Sœur Maria Lorenzo, initiée je crois par son père : Josep de Via, à Barcelone, tous les membres de l'Ordre Martiniste actuel m'ont ainsi en leur filiation initiatique. Cela m'imposait et m'impose des devoirs, si eux trouvent bon de s'en affranchir !* »

En novembre 1952, Philippe Encausse nomme Robert Ambelain, Inspecteur Général de l'Ordre. Celui-ci nous dit :

« *Philippe Encausse avait tenté de revenir à « l'Initiation » de l'époque de son père. La page 4 de la couverture du numéro*

3/4 de 1956 l'annonçait et en témoigne encore : astrologie, chiromancie, théurgie, alchimie, gnose, kabbale, y devaient doubler les chroniques martinistes habituelles. Il n'en fut rien. Philippe Encausse fut contré par des gens que leur ignorance des connaissances ésotériques infériorisaient et qui, de ce fait, y étaient fondamentalement hostiles ! »

L'orientation qui est donnée aujourd'hui à « **l'Initiation** » est une ouverture à un maximum de points de vue. On a cherché des auteurs plus éclectiques ; cette revue est ouverte à tous les martinistes comme à tous les chercheurs. Actuellement, en 2003, nous comptons environ 350 abonnés (lorsque nous avons repris la revue en 1984, il y en avait 130). Depuis les années 1990, le nombre d'abonnés a augmenté grâce à l'action du rédacteur en chef Yves Fred Boisset qui donne fréquemment des conférences dans tous les milieux initiatiques et même profanes.

La revue « **L'Initiation** » s'est récemment enrichie de trois éditions étrangères : en 2000, une édition anglophone publiée à Plainsfield (Indiana – USA) et co-dirigée par Onslow Wilson qui nous a fait l'honneur d'être avec nous au congrès ; en 2001, une édition lusophone publiée à Rio de Janeiro (Brésil) et co-dirigée par Mario Willmersdorf ; et, en 2002, une édition hispanophone publiée à Madrid (Espagne) et co-dirigée par Diego Cerrato Baragán, également présent au congrès.

La revue « **l'Initiation** » restera dans la tradition des grandes figures du Martinisme, Jacob Boehme comme précurseur. Louis-Claude de Saint-Martin, le régulateur, et Papus, le diffuseur. Cette revue est aussi celle de la franc-maçonnerie traditionnelle avec Martinez de Pasqually, Jean-Baptiste Willermoz et Louis-Claude de Saint-Martin, du régime écossais rectifié (RER) et de toutes les obédiences françaises et, bien sûr, elle est celle de tous les Ordres Martinistes et de tous les martinistes.



**Michel Léger,
directeur de la revue,**



**Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef
de la revue**

En ce deux centième anniversaire de la transition de Louis-Claude de Saint-Martin, je n'aurais pas l'indécence de vous faire un long discours sur notre cher martinisme, cette passion initiatique que nous partageons et qui justifie notre présence ici en ces journées de souvenir.

Pour retracer devant vous l'histoire de l'origine de notre ordre vénéré, j'ai choisi de vous lire quelques extraits d'un travail d'un « Maître Passé », ancien grand-maître de l'Ordre Martiniste de Lyon, Constant Chevillon. Ce travail m'a paru être à la fois fort complet et de nature à nous éclairer sur nos racines initiatiques. Ce travail fut d'abord conservé par le Frère Chambellant puis fut confié à la garde de notre cher Philippe Encausse qui me le transmet quelques temps avant sa désincarnation. Voici ce texte.

Sár Affectator.

« L'ordre martiniste a été conçu et préparé aux environs de 1750 par Martinez de Pasqually ; il a vu le jour en 1765. Actuellement, il est donc deux fois et demi centenaire. Peu de fraternités initiatiques contemporaines peuvent se targuer d'une semblable ancienneté car, malgré l'éclipse historique située entre 1850 et 1884, date de son nouvel essor sous l'impulsion de Papus, il a toujours eu des adeptes fervents, inconnus de tous, pour pratiquer ses rites vénérables et s'abreuver aux sources vives de sa tradition. Est-ce à dire qu'il faille limiter dans le temps à l'organisation de Martinez l'existence réelle de cet ordre ? non, la seule originalité de Martinez a été de réduire en un faisceau doctrinal, harmonieux et cohérent, un ensemble de principes et de dogmes épars dans la philosophie ésotérique occidentale, principes et dogmes connus des seuls cabalistes ou des rosicruciens illuminés et autres.

« Le martinisme, en effet, est un prisme à travers lequel se réfracte la gnose universelle dont l'origine, antérieure à toutes les données historiques, se perd dans la nuit des temps. Si l'on parle de gnose, immédiatement dans l'esprit des profanes, se dresse le spectre des hérésies, des erreurs, des absurdités reprochées par certains frères de l'Église romaine aux docteurs chrétiens des premiers siècles de notre ère. Ce spectre est une invention gratuite, coulée à souhait dans le moule de la calomnie ; la gnose ne remonte pas seulement à Simon le Mage, à Bardesane, à Marcion ou à Valentin, elle est l'essence même de la tradition humaine. Elle est appelée chrétienne parce que le Maître de Nazareth l'a rénovée, rajeunie, complétée, l'a revêtue du

sceau indélébile de Son esprit. Elle est la véritable doctrine catholique, c'est-à-dire universelle et c'est pourquoi il ne faut pas prostituer le mot en le drapant en des significations particularistes.

« Ainsi donc, mes sœurs et mes frères, la doctrine martiniste n'est pas seulement plus que bicentenaire, elle est la synthèse des idées sur lesquelles ont vécu nos plus lointains ancêtres ; elle s'est enrichie au cours des siècles de toutes les découvertes, de toutes les hypothèses, de toutes les réalisations de l'esprit humain. Synthétisée par Martinez, elle a évolué jusqu'à nos jours et s'élargira encore dans l'avenir, mais en restant sur les bases immuables sur lesquelles elle repose depuis l'origine, c'est-à-dire sur l'essence même des choses et des êtres telle que nous pouvons la comprendre dans notre intelligence limitée. En vous groupant dans nos réunions, vous ne venez donc ni dans un désert intellectuel, ni dans un théâtre d'illusionnistes, comme on se plaît souvent à le dire, vous venez au contraire à l'une des sources de la philosophie humaine, à l'une des sources de la vie spirituelle alimentée par cinquante siècles de pensée.

« Dans le monde des esprits forts, des primaires orgueilleux, des matérialistes impénitents, qui sont tous des intelligences superficielles, on a ridiculisé l'enseignement martiniste, on l'a considéré avec le mépris de l'homme mûr qui voit jouer des enfants. Tous ces soi-disant penseurs se sont trompés dans leurs fiers jugements, ils ont contemplé la forme et n'ont rien vu de la substance.

« LA FORME : chez Martinez, elle est grossière, enfantine, indéfinissable, mal équilibrée, on dirait l'œuvre d'un ouvrier très malhabile ; élégante chez Saint-Martin, robuste chez Papus, elle est toujours et partout difficile à comprendre. C'est un voile opaque qu'il faut soulever pour projeter de la lumière dans les idées.

« LA SUBSTANCE : elle est d'une rigueur inouïe si on sait la trouver, mais il ne faut pas s'arrêter à la lettre des textes, aux idées premières qu'ils peuvent engendrer. Comme dans toutes les Écritures sacrées, il y a à plusieurs sens qu'il faut discriminer. Pour comprendre, il faut sonder, analyser, il faut vivre la pensée pour en découvrir l'immensité et la profondeur. Et c'est là, j'insiste tout particulièrement sur ce point, non seulement un travail de longue haleine, mais aussi un travail individuel acharné et parfois douloureux. Ce n'est pas dans nos réunions, si fréquentes soient-elles, que vous pourrez vous assi-

miler l'ensemble de la doctrine, en faire une synthèse personnelle suffisante pour servir de point d'appui à votre intelligence d'une part, à votre cœur et à votre volonté de l'autre. Il faut étudier inlassablement dans le silence de l'âme, puis il faut sculpter votre personnalité dans le marbre brut de votre individualité contingente, pour en faire une statue d'immortalité. Ce n'est pas au Maître à opérer, la matière vivante est une plasticité qui se dérobe le plus souvent aux influences étrangères, elle n'est pas statique comme le marbre des carrières, elle est dynamique et recèle en ses flancs des potentialités dont le seul moteur efficace doit être le principe interne, le feu intérieur qui constitue son essence propre.

« Pour vous donner une idée de ce travail personnel, jetons un coup d'œil sur la structure de l'enseignement.

« L'ascèse martiniste comporte deux étapes : la science et la mystique ; le passage de l'une à l'autre se fait pas la hiérurgie. L'Ordre martiniste, en effet, s'adresse à une élite et ne peut comprendre que des membres appartenant à l'élite de l'intelligence et des esprits. Chacun de ses adeptes doit d'abord être un savant. Ne vous effrayez pas de ce mot, il ne s'agit pas ici des savants officiels issus des facultés et des académies, il s'agit simplement de posséder un aperçu solide des principales sciences sur lesquelles repose notre civilisation contemporaine. La grande difficulté repose surtout dans la transposition des données exotériques en connaissances ésotériques, car la science officielle n'est qu'une codification des apparences phénoménales et l'ésotérisme est la science des essences, des êtres, de la vie. Il faut, à travers le voile apparent, pénétrer dans la substance des choses, et vous seuls pouvez le faire par la gymnastique intellectuelle et spirituelle. La mystique est tout autre. Mais avant de vous mettre en face du problème, laissez-moi vous mettre en garde contre le sens souvent péjoratif que l'on donne aujourd'hui à ce mot. De nos jours, par mystique, on entend un état d'esprit en opposition avec le réalisme, c'est le sujet pur et simple des incidences de la vie courante des individus et des peuples au bénéfice de la chimère. Ceci n'est pas de la mysticité, c'est de l'idéologie. Le vrai mystique, au contraire, méprise évidemment les contingences temporelles et spatiales, mais il en use dans la mesure nécessaire. Il les considère comme un moyen, non comme une fin, et il place sa fin en dehors de la matière. Tel est le martiniste qui dirige ses aspirations et ses pensées, comme ses actes quotidiens, vers une union de plus en plus parfaite avec le principe anima-

teur du cosmos universel, et cette union se fait par l'adhésion et la volonté consciente aux lois et aux principes de la création, et cette union, c'est l'amour et la charité.

« Quant à la hiérurgie, trait d'union entre les deux, c'est la réalisation du grand œuvre, la transmutation de ces connaissances ésotériques en agents spirituels de purification, d'illumination et de déification. La hiérurgie ne consiste pas comme on le pense trop communément en des gestes et des cérémonies magiques susceptibles de capter, canaliser et utiliser les forces naturelles ou supranaturelles, de les contraindre à servir la volonté de l'opérateur.

« Ceci est un petit côté de l'opération qui n'est pas à la portée de tous en raison des dangers qu'il représente. La vraie hiérurgie martiniste emploie bien des gestes, des mots, des attitudes, des incantations, si vous aimez mieux, mais tout cela est surtout intérieur. Point n'est besoin de baguette magique, d'épée, de cercle ou de parfums. La baguette, c'est le Verbe intellectuel qui contraint la Vérité à se dépouiller de ses voiles ; l'épée, c'est la volonté, subtil fer qui frappe à coups répétés pour fixer le bien et dissoudre le mal, le cercle, c'est l'esprit lui-même, impénétrable aux influences maléfiques de la dispersion matérielle, le parfum, c'est le cœur, urne précieuse où brûle la flamme de l'amour idéal...

« Voilà, mes sœurs et mes frères, les données sur lesquelles repose la doctrine de l'Ordre martiniste. Vous voyez que cet ordre vise bien, comme il l'annonce au seuil de ses constitutions, à la réintégration de l'humanité dans sa pureté primitive, c'est-à-dire à rendre à chaque individu la maîtrise de son être, en le mettant à même de comprendre et d'agir selon sa propre norme constitutionnelle, au bénéfice de sa fin dernière et non plus apparente. »

J'ai la faiblesse de croire que ce texte de Constant Chevillon synthétise parfaitement l'esprit véritable du martinisme qui, au-delà et au-dessus des diverses formes qu'il a prises au cours des âges, reste attaché pour toujours à ces deux grandes notions d'Amour et de Charité, termes qui, dans l'infini de la spiritualité, prennent des résonances bien différentes de celles que l'on perçoit dans le monde matériel.

Permettez-moi de vous livrer à présent quelques réflexions personnelles sur le dogme martiniste.

Nous savons que *in principio* (mot latin qui peut désigner aussi bien le commencement que le principe et que les exégèses exotériques ont traduit par « Au commencement », ce qui induit une notion temporelle, donc étrangère au fait spirituel alors que le principe est hors du temps), il y eut deux chutes successives : la première, celle de l'ange déchu, Lucifer (porteur de la Lumière), précipita dans les ténèbres la lumière, la seconde, celle d'Adam, précipita l'humanité dans sa condition mortelle qui est encore la nôtre aujourd'hui.

Mais nous savons grâce à saint Jean l'Évangéliste que « la Lumière luit dans les Ténèbres » et que « le Verbe s'est fait chair ».

C'est à la reconquête de cette Lumière dont nous ne percevons plus que des rayons tamisés comme Saint-Yves d'Alveydre l'a bien montré dans « l'Archéomètre » et de ce Verbe (mot perdu) dont nos alphabets ne sont que des commodités codifiées et de moins en moins sacralisées que nous conduit l'initiation martiniste en ce qu'elle manifeste de plus sacré.

Pour être plus direct, disons que l'initiation constitue le premier pas vers la réintégration. Elle est la première marche qui, par un effort prolongé et sans répit, peut nous conduire non point vers on ne sait quel séjour paradisiaque peuplé d'anges aux ailes blanches ou de vierges peu farouches mais vers cet état de grâce qui s'appelle la connaissance intuitive du miracle de la vie. Il n'appartient pas aux faits religieux d'entretenir les fantasmes des psychopathes mais d'accompagner nos âmes atomisées vers la grande âme universelle.

Pour l'heure, nous autres qui composons la race humaine – et je précise bien qu'il n'y a qu'une race humaine qui n'a rien à voir avec la couleur de la peau ou les caractères morphologiques et que cette race humaine ne se diversifie que par le jeu des ethnies, ce qui n'est pas la même chose – nous sommes jetés dans cet immense cosmos dont nous sommes bien incapables de prendre les mesures. Est-ce une punition et qu'avons-nous commis de si grave qui nous ait fait répudier par Dieu ? Et envoyés en exil dans un environnement hostile où nous

ne pouvons survivre qu'en nous comportant en prédateurs, qu'en pillant la terre et, peut-être demain, la lune, Mars et les autres.

Tout ce que nous appelons la vie se déroule péniblement entre naissance et mort, à moins que notre naissance physique ne soit qu'une forme de mort spirituelle et notre mort physique une forme de renaissance spirituelle. Pour que nous soyons bien sages et bien disciplinés dans notre vie sociale, les religions nous menacent de l'enfer. Et si l'enfer, ce n'était pas justement ce passage plus ou moins long sur la terre ? Sommes-nous heureux ? Non. En guise de récréations, nous nous octroyons par ci par là quelques rares et courts instants de plaisir que, par un excès de langage, nous appelons le bonheur. Puis, certains, pour amoindrir les rigueurs de cet enfer, amassent des trésors et des honneurs, s'installant ici-bas comme s'ils devaient y séjourner éternellement. Mais, au jour de la transition, l'or retombe en poussière de plomb et le vent et la pluie effacent lentement les épitaphes élogieuses gravées dans la pierre tombale des puissants de ce monde.

Nous errons entre chute et réintégration et, dans cette errance, l'initiation, immense privilège, joue le rôle d'une boussole qui nous indiquerait non pas le « nord », qu'il soit géographique ou magnétique, mais « l'est », d'où vient la lumière, je veux dire la « véritable lumière » dont parlait Saint-Martin.

La Genèse, premier livre de l'Ancien Testament, est le récit allégorique de la Chute ; l'Apocalypse de Jean, dernier livre du Nouveau Testament, est le récit allégorique de la Réintégration. Entre les deux – mais pas nécessairement à mi-chemin car le temps n'a ici aucun sens – se dresse le Christ, dieu à deux faces comme Janus. Une face regarde en amont et pleure sur la misère morale et spirituelle de ces hommes qui se déchirent comme le font des rats emmurés dans un labyrinthe dont la sortie est introuvable. L'autre face regarde en aval et sème l'espoir d'un monde plus ouvert comme si la punition était enfin levée. Ne supportant pas cette idée contraire à leurs ambitions hégémoniques, les églises officielles ont maintenu le concept d'une punition irrévocable, trahissant de la sorte le message du Christ. Ce n'est sûrement pas un hasard si l'initié Dante a vu plusieurs papes en enfer...

Que nous importent les interminables et fastidieuses polémiques entretenues par les philosophes et les théologiens au sujet de la véritable personnalité du Christ ? Ce qui nous importe, c'est que, grâce au message du Christ, nous pouvons maintenant regarder le chemin qui se déroule devant nous avec des yeux neufs et pleins d'espoir, alors qu'ils n'étaient avant sa venue que tristes et pleins de larmes. Avec lui, nous avons traversé le miroir contre lequel les hommes de l'Ancien Testament se fracassaient la face et qui ne leur renvoyait que l'image déformée et torturée de leurs visages apeurés. Lui, le Christ, il nous a pris par la main pour nous faire traverser le miroir et parce que nous lui avons fait confiance, nous l'avons traversé sans une égratignure, parce que nous avons regardé l'avenir et que, refusant de nous retourner, nous avons ressuscité Eurydice mordue par le serpent. En ressuscitant Eurydice, nous avons retrouvé la voie de la « vraie connaissance ».

Oui, comme l'écrivait Constant Chevillon dans le texte que je vous ai lu précédemment, le martinisme est essentiellement chrétien et les martinistes sont les adeptes d'un christianisme triomphant qui s'élève sur les ruines des superstitions obsolètes, des croyances superficielles et des savoirs éphémères. Il nous convie au banquet de la connaissance véritable qu'il nous invite à partager car nous savons que celui qui aura reçu les bienfaits de l'initiation sans en faire le don à tous ceux qui sont animés d'un « vrai désir » sera bien plus fautif que celui qui sera toujours resté indifférent à cette richesse.

La connaissance qu'il faut bien distinguer du savoir (qui n'est que l'accumulation d'informations seulement nécessaires à l'exercice d'un métier), c'est ce que l'on pourrait appeler « l'intelligence du cœur » et, peut-être, le secret de cette « voie cardiaque » dont parlait Louis-Claude de Saint-Martin, suivi en cela par Papus.

La « voie cardiaque », c'est aussi donner, donner ce que l'on a eu la chance de recevoir ? Recevoir et donner, car nous ne sommes que des relais dans la chaîne initiatique et que ferait-on d'un relais hertzien qui recevrait des ondes et refuserait de les renvoyer ? À quoi servirait-il ?

*Au cours du congrès, **Cyvard Mariette** nous livra quelques idées personnelles sur le « raisonnement humain ». Bien que cette intervention ne s'inscrive pas exactement dans le cadre du congrès, nous la publions ci-dessous en raison de son caractère original et, peut-être, dans le but de susciter un débat avec nos lecteurs. Avec la complicité de quelques assistants qui prêtèrent aimablement leurs voix aux dialogues, Cyvard nous permit aussi de savourer quelques instants de réflexion.*

Nous raisonnons.

A partir de nos « raisonnements », nous décidons, nous choisissons. Madame, mademoiselle, monsieur, j'aimerais vous proposer une réflexion sur ce thème.

Je raisonne donc je suis « apte à une pensée inattaquable ». J'appuie mes raisonnements sur des faits soigneusement observés, répétés, sur ce que j'ai appris d'hommes savants et reconnus comme savants, donc ma pensée est rigoureuse. Je suis capable d'abstraction, je déduis, j'induis, j'utilise la logique. Avec un tel arsenal, comment voulez-vous que je sois dans l'erreur ?

Pour raisonner, j'ai besoin d'un point d'appui et d'un levier.

Pour l'instant mes points d'appuis sont humains, et mon levier terrestre. En 2003, les sauts de puces hors de la terre ne me permettent pas encore de remettre à plat des connaissances. Les voyages à travers l'espace m'apportent des éléments différents, les voyages symboliques ou de ma capacité d'imaginer produisent eux aussi des éléments. Je traite ces éléments sous la référence qui m'est accessible : la référence humaine !

Je raisonne ou mes valeurs imposées/choisies, mon affectivité me laissent croire que je raisonne ?

Devons-nous tutoyer ou voussoyer ?
Que dit-on dans un dictionnaire de 1886 ? :

Le tutoiement porte un caractère d'égalité entre les personnes, qui semble plus particulièrement appartenir à un état de société où l'individu prédomine.
Le « vous » indique un état de société dans lequel l'individu appartient à une famille, à une communauté.

(Resentez-vous la tentative de nous faire adhérer à un système de valeurs ? Choisissez-vous d'être un individu ? Choisissez-vous de devenir membre d'une famille ou d'une communauté ? Avez-vous pris conscience des implications d'un tel choix ? Choix exprimé dans le langage quotidien ?)

Le « vous », est-il un signe de puissance, de supériorité, un terme de respect ?

Le fort dit au faible : « tu » ou « toi ».

Le « tu », est-il un terme d'égalité non respectueuse, de familiarité entre égaux, d'amitié entre les membres d'une même famille ?

Au dix-septième siècle, on tutoie les valets et les gens de « basse condition »...

Sous la révolution, le tutoiement devint un signe des sentiments républicains.

Le « tu » offre une marque d'intimité.

Quelles valeurs allez-vous choisir, sous l'influence de ce dictionnaire ?

Ces valeurs, que vous aurez choisi, vous permettront-elles de reconnaître tout homme comme un autre homme ?

Que dit le grammairien du « bon usage » ? (631 b édition de 1986).

Le « Tu » représente le destinataire, auditeur, interlocuteur, plus rarement lecteur.

Le « vous » représente soit un ensemble d'interlocuteurs, soit un ensemble de personnes dont l'interlocuteur fait partie.

Le « vous » peut, comme le « tu », représenter une personne.

Le tutoiement implique la familiarité, le vousoiement marque une distance, notamment s'il s'agit d'une personne inconnue ou d'une personne à qui l'on doit le respect. Mais il y a d'importantes variations selon les temps, les lieux, les classes sociales, les familles, les individus.

Perdiguier affirme que le règlement des compagnons interdisait le tutoiement (1854)

La liturgie catholique a réintroduit le tutoiement dans les prières (milieu vingtième siècle)

Le « vous » apparaît chez Ovide.

Aucune règle ne fixe l'usage du « tu » et du « vous ».

C'est l'influence de la cour qui fit prévaloir le « vous », au dix-septième siècle.

Sous l'ancien régime, les honnêtes gens ne se tutoient pas, ils tutoient l'homme du peuple.

Les valeurs interviennent dans ce texte, de moindre force !

Comment pensez-vous ?

En homme libre, selon des critères choisis librement, selon des normes fixées par une mode sociale ?

De fait, il n'y a rien de fixé, il y a des choix qui reposent sur des raisonnements lesquels se vivent sur des données affectives, des nostalgies tristes ou gaies...

Autre pour le « raisonnement »

Je vous/te propose un voyage médical en Égypte pharaonique, la médecine semble y avoir été très spécialisée ; tel soigne les yeux, tel la tête, tel la poitrine, tel le ventre...

La médecine était exercée par des prêtres médecins.

Ils furent d'abord les dépositaires des traditions sur lesquelles leur médecine était fondée.

L'un d'eux sut faire preuve de bon sens : il demanda à tout malade guéri d'aller au temple, d'y faire inscrire les procédés curatifs et les remèdes dont il s'était servi.

Le temple de Memphis dans le beau pays de Mitzraïm devint le dépositaire des registres.

A partir des registres, un prêtre sut faire preuve de bon sens, il établit un code médicinal.

Ce code constituait la loi des médecins, ils soignaient par le code, comme nous soignons d'après les enseignements de la faculté !

Le code fut attribué au dieu de la médecine, il devint divin ! Celui qui soignait selon le code n'était pas responsable de la volonté du dieu, par contre celui qui suivait « sa fantaisie », était condamné à mort en cas d'échec.

Comment un raisonnement avait-il abouti à cet état de choses ?

Une pratique, appuyée sur une longue expérience, confirmée par des résultats assurés, qui recevait l'appui de l'AUTORITÉ des GRANDS Maîtres de l'art médical, était préférable à ce que pouvait produire l'expérience d'un individu ou d'un groupe d'individus.

La routine permettait de pratiquer la médecine !

La médecine paraissait relever de simples recettes !

Le principe est fondé. Il repose sur quelques évidences : les dérives probables d'individus avides ou trop vite formés ou formés par amitiés ; la

capacité d'observation, de réflexion nécessaire à l'art médical, comme à d'autres arts ou artisanats, exigent des efforts constants de la part de ceux qui exercent la médecine.

Le principe se révèle pernicieux dès qu'il interdit tout progrès, tout changement, toute nouvelle interprétation des observations.

Anecdote : Hérodote affirme que Démocède, médecin de Crotona, s'était fixé à Samos auprès du tyran Polycrate. Le sort des armes en fit le prisonnier de Darius qui l'emmena en Perse. Darius en descendant de cheval se fit une entorse si belle que son pied se luxa. La médecine égyptienne était de réputation telle que les médecins égyptiens exerçaient à la cour de Darius. Le roi fit appel à ses médecins qui le soignèrent et aggravèrent le mal si bien qu'il passa 7 jours et 7 nuits dans la douleur.

Les langues finirent par lui apporter le nom d'un médecin grec nommé Démocède, et la réputation qu'il avait acquise à Sardes. Darius envoya son garde lui chercher le médecin, lequel parut en prisonnier. Darius lui demanda s'il était médecin, Démocède craignit de devoir rester au service de Darius s'il avouait sa médecine. La souffrance aidant, Darius fit torturer le médecin, qui finit par avouer qu'il était surtout charlatan, qu'il avait de faibles connaissances apprises auprès d'un véritable médecin. Darius lui ordonna d'appliquer son art et ses connaissances à sa souffrance selon la manière des médecins grecs. Démocède commença par apaiser la douleur. Et Darius finit par retrouver le sommeil et, contre toute attente, la liberté de son pied.

Quels furent les « raisonnements » mis en place par ces hommes ?

Le médecin égyptien sait que lorsqu'un os est sorti de son logement naturel, il faut l'y remettre en utilisant une technique toute mécanique.

La routine était simple à suivre !

Le médecin égyptien avait-il observé que lorsque les parties luxées sont gonflées, tendues, enflammées, tous les efforts que l'on fera seront inutiles, le plus souvent, et que dans certains cas, la réduction pourrait devenir impossible ?

Le médecin grec avait-il observé les dangers qui accompagnent l'inflammation des membranes et des ligaments qui soutiennent les articulations ?

Connaissait-il les moyens de les calmer ?

Il s'appliqua à calmer la souffrance, il put achever la guérison du roi Darius !

Nous saurons admettre que l'observation, l'expérience constituent des sources de connaissances à la portée de tous.

Qui sait tirer parti des observations que lui proposent ses 5 sens ?

Qui sait tirer parti des faits que la nature lui présente ?

Qui sait différencier le fait des données de son imagination ?

Une opinion, même absurde, repose fréquemment sur un début d'observation, sur un fragment d'expérience.

Si le raisonnement d'hommes instruits dans une éducation ouverte leur permet rarement d'atteindre les buts qu'ils se proposent, que peut-on attendre du raisonnement de celui dont les facultés sont restées incultes ?

La science ne donne aucune habileté, elle dicte des règles et c'est par l'exercice qu'on apprend à les appliquer, le mieux étant encore de s'exercer sous le contrôle d'un maître compétent ou d'un « aîné ».

Ma pensée, la pensée d'un maître peut vous rendre savant, surtout si vous attachez une valeur à cette pensée.

Ma pensée, la pensée d'un maître, ne peut vous rendre sage, vous atteignez la sagesse par vos réflexions et votre expérience.

Le principe énoncé s'applique intelligemment à des objets précis. Il ne peut vous emprisonner !

Les facultés de l'homme sont, dans le cadre actuel, bornées ; si nous passons certaines limites, l'étendue des idées, leur multiplicité perd en précision et en netteté.

Le groupe est intéressant par les apports qu'il permet ; il contraint à la précision, il mène à une sagesse en construction.

Nous raisonnons !

Une question importante se pose dans le siècle des lumières. Elle est résolue par les savants de deux camps qui s'opposent.

Quelle est cette question !

« La lune est-elle en possession d'une atmosphère ? »

Les rieurs ou les pressés diront que la question est définitivement résolue depuis que l'homme a mis un pied et même plusieurs sur la lune.

Rêvons un instant, replaçons-nous au dix-huitième siècle. Il serait temps à la lumière de savantes chandelles d'aider nos enfants à prendre une importante décision.

Pourront-ils conclure pour affirmer la présence ou l'absence d'une atmosphère lunaire et rapporter au monde un avis solide reposant sur des données bien fondées ?

Je vous propose un jeu de raisonnements à partir d'éléments du dictionnaire de physique édité en 1781

Mon fils Nicolas dirait :

« Je n'admets pas d'atmosphère autour de la Lune car si la lune était comme la terre entourée d'une atmosphère, les étoiles éclipsées par le disque lunaire ou en venant à reparaître, supporteraient une réfraction mais elles n'en subissent aucune ; donc la Lune n'est pas comme la terre entourée d'une atmosphère. »

Un abbé lui répondrait :

« Mon enfant, sachez que même si la Lune était entourée d'une atmosphère, nous pourrions supposer que cette atmosphère est composée d'un gaz homogène, beaucoup plus ténu et plus diaphane que l'air, sensiblement incompressible, et aussi dense à sa superficie qu'à sa partie inférieure, il pourrait rester en contact direct avec le globe solide de la Lune et ne pas s'élever à plus de quelques toises ! Dans cette hypothèse la réfraction de la lumière, envoyée par les étoiles, devra être nulle, ou presque ! »

Un professeur :

« Je pourrais ajouter que tout le disque de la Lune ne mettant qu'environ une heure à passer devant une étoile fixe, il suit que son bord réfringent, et toute la matière qui en fait l'épaisseur, n'y emploiera qu'environ une seconde de temps ! Ce qui fait un temps très court, pour s'apercevoir des réfractions, à moins d'un heureux hasard ou de circonstances favorables. Donc, même si la Lune était entourée d'une atmosphère, les étoiles éclipsées par cet astre, en disparaissant derrière son disque ou en venant à reparaître, ne devraient souffrir aucune réflexion perceptible avec nos lunettes astronomiques ! »

Ma fille Tiphaine :

« Si la Lune avait une atmosphère, on verrait parfois sa surface couverte de nuages mais cela n'arrive jamais ; donc la Lune n'est entourée d'aucune atmosphère. »

L'abbé :

« Ma fille, vous prétendez que la lune n'est jamais couverte de nuages ! Ne savez-vous pas qu'il y a des pays sur notre planète, tels que le Pérou ou de grandes contrées d'Afrique, où il ne pleut jamais ? Ceux qui ont voyagé n'y ont jamais vu de ces nuages qui annoncent une pluie possible. »

Le professeur :

« J'ajouterais que les vapeurs, élevées par la chaleur du Soleil pendant le jour, retombent, au Pérou ou au Sahel, en forme de rosée pendant la nuit. Un observateur placé sur la Lune, serait-il fondé d'en conclure qu'il n'y a point d'atmosphère pour toutes ces parties de la terre ? »

Nicolas :

« Si la lune avait une atmosphère, elle aurait des aurores boréales, cette luminescence de la haute atmosphère sous l'action de particules électrisées issues du Soleil. En effet, dans les grandes extensions de l'atmosphère solaire, la Lune qui ne quitte pas la terre, et qui dans ses conjonctions, se trouve plus près du Soleil, serait nécessairement plongée dans le même fluide ou la même atmosphère. Alors la partie ambiante de ce fluide tomberait sur le globe de la Lune, selon les lois de la pesanteur universelle. Il y aurait donc, de temps en temps sur ce globe, des phénomènes semblables à ceux de nos aurores boréales. Mais cela n'arrive jamais ; donc la Lune n'est entourée d'aucune atmosphère. »

Tiphaine :

« La matière de l'atmosphère solaire ne trouve, aux environs de la Lune, aucun support, elle se précipite rapidement sur la surface lunaire, et ne produit, ni pour la Lune, ni pour l'observateur terrestre rien qui approche des apparences de nos aurores boréales. »

Le professeur :

« Même si l'atmosphère de la Lune était de nature à se charger de la matière des aurores boréales des suites en seraient-elles semblables à ce qu'elles sont sur la terre ? Non, puisque la principale circonstance qui caractérise nos aurores boréales, leur position autour du pôle, y manquerait nécessairement. Cette position est due à la rotation diurne de la terre ! La Lune n'a pas de rotation diurne, puisqu'elle nous présente toujours à peu près le même hémisphère. »

L'abbé :

« Si elle en a une relativement à un point extérieur quelconque pris hors de son orbite, cette rotation, qui commence et finit avec son mouvement périodique, n'est tout au plus que la vingt-septième partie de celle de la terre. »

Le grand-père :

« Ces grandes taches obscures que l'on voit à la surface de la Lune sont probablement des mers. C'est ce que suppose le célèbre Galilée. Si ce sont des mers, il doit y avoir une évaporation, donc il y aurait un gaz et

par conséquent une véritable atmosphère. Je ne pense pas que vous soyez capable de combattre sérieusement la pensée de Galilée ! »

Un avocat :

« Vous savez que j'utilise régulièrement la lunette astronomique et, j'ai pu observer qu'au moment d'être éclipsées, certaines étoiles se colorent de rouge, il me paraît probable que ces étoiles subissent une réfraction de la lumière, donc la lune doit avoir une atmosphère ! »

En sortant de la maison,
qu'auriez-vous pensé ?

Revenons, le rêve est achevé, à notre temps, à notre époque.

La lune a-t-elle une atmosphère ou pas ?

Tant que nous ne « savons » pas, nous pouvons argumenter, peser le pour, examiner des contres.

Quand nous avons vérifié, nous savons, nous concluons !

Ma conclusion :

Dans la vie quotidienne, nous opérons des tris, nous effectuons des choix de vie.

Certains donnent des résultats qui nous conviennent, d'autres choix nous mettent dans des problèmes sans fins.

À l'instant de la décision, si nous avons utilisé nos connaissances, notre « raison » ou notre « intuition », nous avons le devoir de penser que c'est la bonne décision. C'est la seule que nous savions prendre.

Une personne extérieure aurait certes pu trouver une autre solution mais cette solution n'était pas la mienne.

Lorsque nous ne possédons pas d'éléments pour éclairer nos choix, si nous sommes contraints de prendre une décision, d'opérer un choix, il faut bien trouver une solution.

Les éléments apportés par de plus savants que nous, les conseils, vont nous éclairer, mais quand la décision sera prise, les conséquences seront vécues par nous, et nul n'y changera plus rien.

J'ai tenté de vous démontrer l'une de nos faiblesses d'hommes et qui fait pourtant notre gloire : le raisonnement !

Faible dans nos raisonnements, que deviendrons-nous si nous ne raisonnons pas avec prudence, et si nous ne faisons pas preuve d'une discrétion ou de tolérance dans les conclusions que nous tirons à partir de nos raisonnements ?

Kiwahito KONNO

Louis-Claude de Saint-Martin au milieu des troubles révolutionnaires.



Kiwahito Konno est professeur de littérature et culture comparées à l'Université de Shizuoka (Japon).

De 1979 à 1981, il a fait des études en tant que boursier du gouvernement français à l'École Pratique des Hautes Études et à l'Université de Paris IV, à laquelle il a présenté son mémoire de maîtrise (Louis-Claude de Saint-Martin et la Révolution française) et celui de DEA.

En 1992, il a publié la première traduction de Saint-Martin en japonais.

En 1768, alors officier qui commençait à se consacrer à l'étude des enseignements de Martinès, Saint-Martin eut un songe extraordinaire. Il s'y rapporte dans son *Portrait* après l'éclatement de la Révolution :

« La nuit, je vis un gros animal renversé par terre du haut des airs par un grand coup de fouet ; je vis ensuite un autel que je pris pour être chrétien et sur lequel je vis quantité de personnes passer et repasser avec précipitation, et comme voulant le fouler aux pieds. Je me réveillai avec beaucoup d'affliction de ce que je venais de voir ; et la suite de ma vie m'a appris combien d'événements qui me sont arrivés depuis

*confirmation de ce malheureux songe. [...] C'était l'annonce du renversement de l'Église (P. N° 172).*¹

Nous avons déjà signalé le manque de visions ou de révélations surnaturelles chez le théosophe. Ce songe prescient, toutefois, fait grave exception à cette assertion, tant la Révolution française eut une signification exceptionnelle pour Saint-Martin. Elle n'est pas un simple incident politique qui mérite d'avoir l'attention de l'ex-avocat, mais un événement religieux sans pareil qui ébranla le fond de sa pensée. La Révolution fait l'objet d'une mention directe dans plus de cinquante articles de son *Portrait* contenant un peu plus de mille articles. En nous servant de ce dernier et de la correspondance avec Kirchberger, nous allons maintenant envisager l'évolution de ses attitudes envers la Révolution.

1) Espoir croissant.

Quand la Révolution éclata, Saint-Martin se trouvait à Strasbourg, absorbé par la lecture de Jacob Böhme. Nous ne pouvons pas trouver dans son *Portrait* sa première réaction au bouleversement après 1789. Homme de paix par nature, il aurait eu de la répugnance pour les violences et les combats sanglants, c'est ce qu'on peut imaginer avec certitude. De plus, comme, dans son premier ouvrage publié en 1775, il avait condamné sans réserve toute insubordination et toute révolte², la Révolution aurait eu difficilement un caractère positif chez le théosophe.

À cause de la maladie de son père, il partit de Strasbourg pour Amboise dans l'été 1791. Le massacre du Champ-de-Mars du 17 juillet eut lieu pendant que Saint-Martin séjournait à Paris. Cependant, ce premier trouble dans son voisinage se révéla comme un cas excep-

¹ La lettre P désignera tout au long de cet article l'ouvrage publié par Robert Amadou *Mon portrait historique et philosophique (1789-1803)*, Paris, Julliard, 1961.

² Voir ce passage dans *Des Erreurs* : « Je condamne absolument la rébellion, dans le cas même où l'injustice du Chef et du Gouvernement serait à son comble, et où ni l'un ni l'autre ne conserverait aucune trace des pouvoirs qui les constituent ; [...] ». *Des erreurs et de la Vérité*, page 297.

tionnel, parce qu'il était généralement entouré de la paix pendant ces premières années de la Révolution. « Jusqu'à ce moment, écrivit-il le 25 juillet 1792, je n'ai été témoin d'aucun des désastres qui ont désolé ma patrie dans cette circonstance [...]. J'ai traversé en outre trois fois presque tout le royaume pendant ces temps de trouble, et la paix s'est trouvée partout où j'étais ». Il eut même « la présomption de croire que dans tous les lieux que j'habiterais, il n'arriverait jamais de bien grands troubles, ni de bien grands malheurs » (P. N° 288).

Il commençait à se croire protégé par la main divine, et cette conviction s'affermirait excessivement dans la journée du 10 août 1792. Après avoir terminé l'ébauche du *Crocodile* au château de Petit-Bourg³ appartenant à la duchesse de Bourbon, il arriva à Paris le 8 août pour des causes familiales. Citons la relation de cette journée sanglante qui témoigne de sa sérénité – sérénité non sans exaltation :

« [...] Tout fut en armes dans Paris. À dix heures, je voulus sortir pour aller voir quelqu'un qui était logé rue Montmartre proche les diligences ; j'étais logé Hôtel de Bourbon, rue Faubourg Saint-Honoré. Tous les gens de la maison pleuraient, se mettaient presque à mes pieds pour m'empêcher de sortir. Mais je leur dis que j'étais venu pour un devoir sacré, et qu'il fallait le remplir quelque chose qui pût arriver. Je sors, et vais fort tranquillement jusque vers la moitié de mon chemin par le boulevard. Alors, je vois déboucher subitement des colonnes du peuple de plusieurs rues et criant : Aux armes, aux armes, tout le monde, on s'égorge aux Tuileries. Je n'eus pas, grâce à Dieu, la plus petite émotion pour mon propre compte. [...] ». Je fus calme, et il ne m'arriva rien [...] (P. N° 298).

Le 10 août où « *La Révolution a fait un grand pas* » (P. N° 669) deviendrait le jour mémorable aussi pour son propre sort, auquel il se référerait à plusieurs reprises dans sa vie. La protection de la Providence sur lui fut alors incontestablement prouvée. Il se sentit traité « *en enfant gâté* » (P. N° 409) et se crut en quelque sorte « *élu* » de Dieu.

³ Le château se situait sur la rive gauche de la Seine, à deux kilomètres en aval de Corbeil dans la banlieue de Paris.

Pourtant, ce n'est pas à dire que le sort de Saint-Martin n'ait point été endommagé par la marche de la Révolution. Outre le dépérissement de fortune, les circonstances s'aggravèrent de plus en plus pour le théosophe d'origine noble. Les objets qui le préoccupaient le plus purent éveiller les soupçons des autorités ; toutes les lettres étaient décachetées au comité de Surveillance ; celle de Kirchberger l'obligea à s'y présenter pour s'en rendre compte (Lettre à K. du 2.5.93). Il fut forcé de mettre des voiles sur l'échange des idées théosophiques avec le Bernois ; étant donné que leur sujet devait être « *obscur pour ceux qui ne connaissent pas ce genre d'études, et ce qui est obscur pourrait être vu comme suspect* ». (Lettre à K. du 14.5.94). Ces inconvénients causés par la censure le privèrent même du plaisir de recevoir les lettres de sa « chérissime B(öcklin) », lequel compensait en partie sa douleur de la séparation d'avec Strasbourg, son « paradis » (cf. lettre à K du 21.7.93).

Déjà, on avait recommandé à Saint-Martin de se réfugier à l'étranger pour fuir la terreur de la Révolution. Mais il continuait à décliner ces instances, notamment celle de Madame de Rosenberg qui se proposa de l'emmener avec elle à Venise (P. N° 288). Ce qui le retenait en France, c'était sa conviction devenant de plus en plus ferme que la Providence intervenait dans la tournure de ce grand événement. « *Je n'ai jamais douté, écrivit-il à Kirchberger le 6 janvier 1794, que la Providence ne se mêlât de notre Révolution et qu'il n'était pas possible qu'elle reculât. Je crois plus que jamais que les choses iront à leur terme et auront une finale bien importante pour le genre humain* ». Intéressé aux choses terrestres, il ne pouvait pas manquer d'observer ce drame historique, mis en scène par la Providence même. C'est parce qu'il était « *plus à portée de contempler en philosophe le grand tableau de notre étonnante Révolution* » qu'il restait à Paris (Lettre à K., décembre 1793).

Plus cette croyance s'affermait, plus les témoignages de son attachement à la Révolution apparurent fréquemment dans ses écrits. En octobre 1793, il pria Kirchberger de substituer le mot « citoyen » à la vieille dénomination de « monsieur » sur l'adresse de ses lettres, en ajoutant : « *Je suis jaloux de m'y confirmer* ». Il n'est pas étonnant de le voir hostile à l'aristocratie à laquelle il appartenait.

Cette aversion pour la classe privilégiée s'éleva à l'improviste lors de sa visite à Petit-Bourg le 1^{er} août 1793 :

« [...] à quelque distance du château il me prit subitement une telle horreur des palais que je me suis bien promis de n'y faire jamais ma demeure habituelle [...]. Cette impression d'horreur contre les palais est telle que je les regarde comme une des plus grandes preuves de la dégradation de tous nos principes : non seulement ils sont une insulte à la misère du pauvre, non seulement ils consomment en vain d'immenses terrains qui pourraient être employés plus utilement, mais ils emploient encore faussement nos facultés et nos talents qui ne devraient se développer dans l'architecture comme dans tous les autres arts que pour tout ce qui pourrait concourir à honorer Dieu et non pas l'homme (P. N° 424).

Ce château lui apparut comme un symbole de l'exploitation de la noblesse qu'il finirait par considérer comme « *une gangrène qui ne subsiste qu'en dévorant ce qui l'environne* » (P. N° 449). Nous toucherons plus loin sa réaction à la destruction de la noblesse, mais maintenant nous allons jeter un coup d'œil sur une rencontre qu'il fit à Petit-Bourg pendant son séjour dans l'été 1793.

Citons d'abord ces mots :

« *J'ai eu occasion de voir à Petit-Bourg une vieille fille nommée C. qui m'intéressait par ses vertus et par la forte attraction qu'il y avait dans son esprit, mais qui ne me persuadait nullement par sa doctrine sur sa mission, sur le nouvel évangile, sur le règne non commencé, sur la nullité du passé, sur la non mortalité, etc., toutes choses que ses disciples adoptaient avec le plus grand enthousiasme.* » (P. N° 426).

Il s'agit ici sans aucun doute de Catherine Théot, célèbre prophétesse, surtout connue des historiens de la Révolution⁴. Depuis 1792, il s'était formé autour de cette « mère de Dieu » un groupe d'adeptes qui voyaient dans la Révolution des signes précurseurs

⁴ Catherine Théot (1716-1794). Sur elle, voir Clarke Garrett, *Respectable Folly, Millenarians and the French Revolution in France and England*, Baltimore & London, 1975, PP. 77-96.

du commencement du millénium. Croyant au caractère providentiel de la Révolution, elle annonçait le prochain événement du règne divin où le peuple français, élu de Dieu, jouerait un rôle spécial. Elle éveillait l'intérêt des habitués de Petit-Bourg, particulièrement celui de Dom Gerle, ex-chartreux, député aux états généraux, puis membre de l'Assemblée constituante. Il s'était déjà montré comme défenseur enthousiaste d'une autre prophétesse, Suzette Labrousse⁵, qui jouissait d'une plus grande réputation en 1790 que Théot en 1793-94. Labrousse avait fait l'objet d'une admiration de la duchesse de Bourbon et de Pierre Pontard qui, évêque de la Dordogne et lui aussi favori de la duchesse, publia ses prophéties dans le *Journal prophétique*.

Suzette Labrousse comme Catherine Théot faisait partie des torrents de millénarisme qui inondaient la fin du XVIII^e siècle. Sans parler du Moyen Âge qui donna naissance à un Joachim de Flore ou de l'Angleterre révolutionnaire au XVII^e siècle où se développèrent des vagues de « Levellers », « Ranters » et « Quakers », les temps chaotiques sont aptes à favoriser l'épanouissement du sentiment eschatologique⁶. La duchesse de Bourbon, sœur de Philippe Égalité, accueillit chaleureusement cette croyance que la Révolution mènerait le genre humain à l'âge d'or. Son château de Petit-Bourg était non seulement un rendez-vous d'illuminés, mais aussi un foyer de millénarisme de cette époque. Outre Labrousse et Théot, on y trouve Gombault, ami de tous les illuminés de Paris et aussi un des principaux membres de la secte swedenborgienne des « Illuminés d'Avignon ». Fondée en 1765 par Antoine Pernety (1716-1796), cette secte avait multiplié, depuis les années soixante-dix, les prédictions concernant la fin du monde. Nicolas Bergasse⁷, radicaliste qui regardait le mesmérisme comme remède à la société dégénérée, qualifié pour rétablir l'harmonie primitive, était également protégé de la duchesse.

⁵ Suzette Labrousse (1747-1821). Cf. *ibid.* pp. 30-77.

⁶ Sur le panorama des millénaristes avant et après la Révolution en Europe, voir Antoine Faivre, *L'ésotérisme au XVIII^e siècle en France et en Allemagne*, Paris, Seghers, 1973, pp. 97-100, et A. Viatte, *Les Sources occultes du Romantisme*, t. I, p. 232 et ss.

⁷ Nicolas Bergasse (1750-1832). Sur lui, voir R. Darnton, *Mesmerism and the End of the Enlightenment in France*, New York, 1976 (2^e éd.).

Sur l'opinion à l'égard de ces millénaristes dont il fit connaissance autour de la duchesse de Bourbon, Saint-Martin faisait les mêmes réserves que sur Catherine Théot. Tout en admettant leurs principes, il prenait ses précautions contre leur crédibilité et s'abstenait d'adopter la croyance en l'imminence du règne divin. Déjà, en 1792, il avait publié *Ecce homo*⁸, dont le but est de détourner la duchesse et son entourage du penchant « pour tout le merveilleux de l'ordre inférieur, tels que les somnambules et les prophètes du jour » (Lettre à K. du 28.9.92. C'est nous qui soulignons).

« Je suis persuadé, déclara-t-il le 6 mars 1793 à Kirchberger, que les grands coups ne seront frappés qu'après notre sixième millénaire, c'est-à-dire après les deux mille ans de notre ère actuelle ».

Nous verrons plus loin sa croyance à l'égard du millénarisme légèrement nuancée dans le déroulement de la Révolution qui suivit, mais c'est à l'année 94, à l'apogée de la « Terreur », qu'il nous faut passer maintenant.

Par précaution naturellement, Saint-Martin ne laissait pas connaître son avis explicite sur le régime de Robespierre ni dans son *Portrait*, ni dans sa correspondance à cette époque d'épreuves. Son aversion pour la « Terreur » ne se manifeste que dans ses écrits après la chute de Robespierre. Il faudrait nous méfier, mais il est toujours hors de doute que Saint-Martin avait en horreur la tyrannie sanglante, loin d'y donner son approbation sans réserve.

Voici l'article de son *Portrait* juste après Thermidor :

« Tu ne veux pas être loué, disais-je souvent à Dieu dans mes prières pendant l'effroyable régime où la France a passé sous la tyrannique férule de Robespierre. »

⁸ Cet ouvrage fut publié aux éditions du « Cercle Social ». Un des principaux personnages de ce « Cercle Social » est Nicolas de Bonneville, ami de Saint-Martin et mesmérisme radical comme Bergasse. Sur Bonneville, voir A. Viatte, *op. cit.* pp. 261-269.

Il y ajoute ces mots pour exprimer son émerveillement devant l'action immédiate de la main de Dieu : « *Je ne m'attendais pas que la Providence se vengerait si tôt* » (P. N° 465).

Dans une si sévère situation sous la « Terreur », il est naturel de le voir s'attendre à pire :

« Un jour avant celui où la nouvelle de la chute de Robespierre nous arriva à Amboise, je me sentis pressé d'un besoin de prier auquel je me laissai aller. Je repassais dans mon esprit les horreurs du règne où nous étions et dont je pouvais à tout moment éprouver personnellement les cruels effets. Je me résignais en conséquence à l'arrestation, à la fusillade, à la noyade ; et je disais à Dieu que partout là je me trouverais bien parce que je sentais et je croyais que j'y serais avec lui. Quand j'appris la nouvelle du lendemain, je tombai de surprise et d'admiration pour l'amour de ce Dieu envers moi ; car je vis qu'il avait pris de bon œil ce sacrifice que je lui avais fait, tandis que lors même que je le lui offrais, il savait bien qu'il ne m'en coûterait rien » (P. N° 542).

En fait, l'arrestation de Saint-Martin ne fut jamais une vaine imagination inventée par son inquiétude. La célèbre affaire de Catherine Théot était sur le point de porter atteinte au sort du Philosophie Inconnu.

Voici les circonstances de l'affaire ⁹.

Dès le début de 1793, la police parisienne avait porté l'attention sur Théot et ses disciples qui se réunissaient à sa maison de la rue de la Contrescarpe. À cette heure où tout conciliabule était suspect, les réunions énigmatiques chez la vieille visionnaire ne pouvaient pas se dérober aux soupçons des autorités. Après une perquisition de son domicile et quelques interrogatoires de Théot, le dossier fut transmis au Comité de sûreté générale qui se lança le 28 floréal an II (17 mai 1794) à l'arrestation de Théot et d'une quinzaine de ses disciples, parmi lesquels fut compté Dom Gerle.

⁹ Sur l'affaire Théot, voir Michel Eude, « Point de vue sur l'affaire Catherine Théot », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 41, 1969, pp. 606-629, et G. Lenotre, *Robespierre et la « Mère de Dieu »*, Paris, 1926.

L'attention du Comité fut désormais attirée sur d'autres personnages associés avec la prophétesse et son interrogatoire commença à avoir pour objet des membres du cercle de Petit-Bourg ¹⁰. Gombault, « l'ami Gombault », avec qui Saint-Martin entretenait des relations intimes ¹¹, avait été arrêté le 20 floréal, quelques jours avant l'arrestation de Théot. Quant à Saint-Martin, un des anciens à Petit-Bourg, il ne se trouvait pas alors à Paris. Par suite du décret du 24 germinal (16 avril) éloignant les nobles de Paris, il était parti de son « purgatoire » pour son « enfer » d'Amboise. Il n'eut pas tout à fait tort de voir dans ce décret une protection divine (P. N° 464).

Théot et ses adeptes furent compromis dès le 15 juin dans un problème politique issu de l'antagonisme entre Robespierre et ses adversaires, entre le Comité de salut public et le Comité de sûreté générale. Le président de celui-ci, Marc-Guillaume-Alexis Vadier, athéiste entêté, avait l'intention de profiter de cette nouvelle religion autour de la visionnaire pour donner un coup à la politique d'apaisement religieux de Robespierre.

Le 27 prairial (15 juin), à la Convention, Vadier présenta un rapport sur les dévots de la Contrescarpe. Il prétendit que cette secte, dirigée par Théot qui se nommait « Mère de Dieu » ou « Nouvelle Ève », infectait toute la France y compris l'armée et qu'en réalité elle prenait part à la grande conspiration des ennemis de la Révolution. Bien que le nom de Robespierre n'y soit pas mentionné, Vadier fit tacitement allusion dans ce rapport à la politique religieuse de son adversaire, notamment au culte de l'Être Suprême, dont la fête avait été célébrée une semaine auparavant.

Estimer quel effet le rapport de Vadier produisit sur la chute de Robespierre le mois suivant n'est pas notre propos. Quoi qu'il en soit, une nouvelle vague d'arrestations se déclancha après cette date. Par l'aveu de Gerle, les autorités s'étaient procuré des indications précises sur les personnes qui fréquentaient le Petit-Bourg. Enfin, le 2 thermidor (20 juillet), le Comité de sûreté générale donna l'ordre d'incarcérer à Paris six habitués de Petit-Bourg, dont Pierre Pontard

¹⁰ La propriétaire du château, la duchesse de Bourbon, était détenue à Marseille depuis le mois de mai 1793 et cela sans aucun rapport avec l'affaire de Théot.

¹¹ Cf. P. N° 435, 464, 466, 491.

et, hélas, Saint-Martin. Trois arrestations furent effectuées aussitôt dans la capitale mais, avant que ce mandat d'arrêt ne menace notre théosophe, il se produisit la crise de Thermidor.

À cette session historique du 9 thermidor, Vadier n'hésita pas cette fois à rattacher le tyran et la vieille prophétesse et il proclama qu'on avait découvert une lettre de Théot adressée à Robespierre. Cette lettre lui annonce, selon Vadier, que sa mission était prédite dans *Ézéchiël*, et lui propose une constitution surnaturelle¹².

La lettre en question aurait été sans doute de l'invention de Vadier et l'on ne devrait pas surestimer l'effet de ce discours sur le vote de la Convention pour l'arrestation de Robespierre qui suivit. En tout état de cause, le régime de Terreur prit fin en cette journée du 27 juillet 1794. Le vrai objectif détruit, la poursuite des « Illuminés » poussée par le Comité de sûreté générale se termina. Saint-Martin l'échappa belle...

Écoutons sa parole :

« [...] je ne puis nier la surveillance particulière de la Providence à mon égard dans ces temps désastreux ; car, premièrement, j'avais mille causes de suspicion et d'arrestation d'après ma situation civile, pécuniaire, littéraire, sociale, etc., et, pourtant, j'en ai été quitte pour un mandat d'arrêt qui, même, ne m'est jamais parvenu et que je n'ai appris qu'un mois après la chute de Rob. qui l'avait lancé et qui fut renversé avant de le pouvoir faire exécuter » (Lettre à K. du 30.4.97).

Pour Saint-Martin, il n'est aucun événement qui prouve, mieux que la chute de Robespierre, la protection vigilante sur la Révolution comme sur son propre sort. Il était convaincu que cette « fameuse catastrophe de Robespierre et de son parti arrivée du 9 au 10 thermidor l'an II est une époque qui contribuera beaucoup à l'avancement de la Révolution » (P. N° 491). Son espérance à l'égard du terme auquel la Providence conduirait la France et le genre humain allait atteindre son point culminant. Il commença à avoir le désir de livrer au public « ces réflexions à la fois politiques,

¹² Cf. G. Lenotre, op. cit., page 272.

philosophiques et religieuses » fondées sur cette espérance caressée depuis quelques années. Il avait été pressé de réaliser ce plan par Gombault, mis en liberté aussitôt après Thermidor, et par Bonneville, membre du Cercle social qui avait déjà publié *Ecce homo* et *Le Nouvel homme*. La liberté de la parole et de la presse respectée après l'effondrement de la Terreur facilitera ce projet. Avant de regagner la capitale en tant qu'élève de l'École Normale à la fin de 1794, Saint-Martin acheva cet opuscule d'environ 80 pages qui fut publié l'année suivante sous le titre de *Lettre à un ami ou considérations politiques, philosophiques et religieuses sur la Révolution française*.

Nous allons maintenant nous pencher sur la conception de la Révolution dans la *Lettre*, en suspendant notre analyse chronologique.

2) Lettre à un ami sur la Révolution française¹³.

Une conviction s'impose à Saint-Martin : la Providence se manifeste à tous les pas que fait la Révolution. Aucune force humaine toute seule n'aurait jamais pu accomplir de si grandes choses en un temps si bref : le renversement du monarque français qui était « *au-dessus de tous les Rois de l'Europe* » et la destruction du clergé dont les droits étaient hors d'atteinte de ces Rois mêmes (page 16). De plus, si l'on tient compte du « *caractère national* » de la France qui est « *si éloigné de concevoir et, peut-être, de pouvoir suivre de pareils plans, on est tenté de la comparer à une sorte de féerie et à une opération magique* » (page 13). Ce n'est pas sans raison si la Providence a choisi la France pour la scène de ce drame prodigieux. Puisqu'elle a pour objet ultime de produire « *la révolution du genre humain* », elle devait commencer par « *un grand pays comme la France pour en assurer d'avance le succès* » (page 17). Elle « *donnera au peuple français et, par la suite, à bien d'autres peuples, des jours de lumière et de paix* » (page 1).

¹³ Les références des citations entre parenthèses dans cette partie désignent toujours les pages de *Lettre à un ami*...

Ces « *jours de lumière et de paix* » ne sont pourtant pas l'avènement du véritable règne millénaire ou la fin du monde que croient arriver certains millénaristes contemporains, mais la Révolution lui apparaît comme « *une image abrégée du jugement dernier [...] où toutes les puissances de la terre et des cieux sont ébranlées, et où les justes et les méchants reçoivent dans un instant leur récompense* » (page 12). Ainsi les opprimés ont repris « *comme par un pouvoir surnaturel, tous les droits que l'injustice avait usurpés sur eux* » (page 13).

Qui sont donc ces « méchants » qui commettaient cette « injustice » ? La main vengeresse de la Providence a frappé la noblesse, « *cette excroissance monstrueuse parmi des individus égaux par leur nature* », certes, mais la noblesse ne possédait que de vains noms et des titres imaginaires. Au contraire, le clergé étant « *dans la jouissance de tous ses droits factices et de toutes ses usurpations temporelles* », les prêtres sont « *les plus coupables et même les seuls auteurs de tous les torts et de tous les crimes des autres ordres* » (page 13). La Providence ne pouvait pas ne pas frapper le clergé qui est la cause indirecte des crimes des rois en abusant des droits qu'il s'est arrogés sur eux. En outre, il a voulu lui-même être la Providence sur les peuples en couvrant « *la terre de temples matériels, dont il s'est fait partout la principale idole* » (page 14).

Rien n'est donc plus important dans la marche de la Révolution que la destruction du clergé. Aux yeux de Saint-Martin, la question politique ne constitue pas le vrai motif de la Révolution. Ayant des significations particulièrement religieuses, elle se montre comme une guerre divine ou une guerre de religion. Or, il n'y a que deux guerres de religion dans l'histoire humaine : « *la guerre des Hébreux, qui a duré pour ainsi dire depuis Moïse jusqu'à Titus, et celle de notre révolution actuelle* » (page 18). Les guerres de l'islamisme, des croisades, de la Ligue, du luthéranisme et du schisme d'Angleterre, quoique se faisant toutes au nom de la religion, n'étaient que des « *guerres d'hypocrisie* ». Elles n'ont rien bâti. Par contre, la Révolution, bien qu'elle semble effacer le mot de religion, « *ne se borne point à des démolitions et elle ne fait pas un pas qu'elle ne bâtisse* » (page 19). Si la Providence a fait disparaître cette religion corrompue par les abus de ses ministres, et si elle a établi ce seul gouvernement sur la terre qui ne compte plus la prière parmi ses éléments,

ce n'est pas pour nous vouer à l'anéantissement de toute religion, mais pour « *en faire naître une du cœur de l'homme qui sera plus pure et moins mélangée* ». (page 78).

Quoi qu'il en soit, ce grand drame ne fait que de s'ouvrir. La Providence ayant nettoyé « *son aire avant d'y apporter le bon grain* » (page 78), « *l'œuvre est comme faite de sa part, quoiqu'elle ne le soit pas entièrement encore de la nôtre* » (page 74). C'est à nous maintenant d'exercer notre action. La main habile de la Providence a « *extirpé le corps étranger et nous éprouvons toutes les suites inévitables d'une douloureuse opération* ». C'est nous qui supportons avec patience et avec courage ces douleurs et qui allons avancer vers la santé. Et, enfin, son exhortation à l'action le conduit à écrire cette phrase qui peut être interprétée comme reconnaissance du droit à l'insurrection :

« *Quand ces puissances humaines violent évidemment les droits de l'homme et que, par leurs extravagantes fureurs, elle se changent en puissances animales et brutes, il n'y a plus alors aucune moralité ni divine ni politique qui interdise à l'homme de les repousser* » (page 72).

Combien la différence est grande entre cette phrase et celle de son premier ouvrage ! La voilà :

« *Je condamne absolument la rébellion, dans le cas même où l'injustice du Chef et du Gouvernement serait à son comble, et où ni l'un ni l'autre ne conserverait aucune trace des pouvoirs qui les constituent* »¹⁴.

Or, quelle est cette œuvre qui doit être faite de notre part ? Quel est le but ultime de notre action ? C'est d'établir sur nous le règne de Dieu lui-même, qui est le seul monarque et le seul souverain des êtres. C'est de rétablir « *la théocratie divine, spirituelle et naturelle* » basée sur « *les lois de l'immuable vérité et sur les droits de ce fatalisme sacré qui unit Dieu et l'homme par une alliance indissoluble, dans quelque situation qu'il se trouve* » (page 59). Ce sera une so-

¹⁴ *Des erreurs et de la Vérité*, p. 297. Voir, supra, la note n° 2.

ciété naturelle et fraternelle composée des hommes qui auraient recouvré leurs facultés primitives avant la Chute, avant « l'altération ».

Ce terme de l'histoire s'approche. Dans un édifice originellement composé d'un souterrain, d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, les Français sont montés, grâce à la Révolution, au rez-de-chaussée, étant sortis de ce souterrain où les gouvernements humains nous avaient précipités. Il ne nous reste plus qu'à monter jusqu'au premier (page 74). Le tableau qu'on pourrait faire dès à présent du bonheur qu'on se promet de la Révolution ne serait donc point un tableau imaginaire (page 77). « *Le bonheur de la terre sera, pour ainsi dire, dans la main de l'homme* » (page 79). Ici, il est difficile de nier que Saint-Martin penche vers le millénarisme. Il est difficile de le voir croire encore que « *les grands coups ne seront frappés qu'après notre sixième millénaire* »¹⁵.

Toutefois, quelque grande que soit son espérance, il reste toujours chez le théosophe une réticence qu'il n'abandonne à aucun prix. C'est le refus de calculer l'époque où la Providence nous conduira à notre terme. Son attaque contre les prophéties du jour qu'il avait lancée dans *Ecce homo* n'est pas oubliée. Mais qu'est-ce qui le retient de se livrer à la tentation d'affirmation prophétique ? C'est toujours l'importance de l'action, indispensable pour notre Réintégration. Dès que l'époque de l'avènement de l'âge d'or nous sera connue, nous nous plongerons dans l'inaction où nous attendons tout de la Providence. Écoutons ses mots :

« [...] époque toutefois que l'œil de l'homme ne peut pas calculer, parce que cette même Providence aime à marcher dans des voies cachées et à ne montrer ses secrets que sous des nuages, pour ménager le faible qui pourrait être ébloui de leur splendeur, pour les dérober à l'impie qui les profanerait et pour maintenir le juste même en surveillance et le préserver de l'engourdissement » (page 77 ; c'est nous qui soulignons).

Enfin, c'est justement dans le dessein de nous amener à la voie active que la Providence a produit la Révolution même. Voyons, pour terminer, cette phrase à la première page de la *Lettre* :

« [...] je crois que [la Providence] a pour but de laver l'esprit de l'homme de toutes les taches dont il se souille journellement dans sa ténébreuse apathie, et dont il n'aurait pas la force de se purifier lui-même, si elle le laissait à ses propres moyens et aux débiles efforts de son infirme volonté » (pages 1 et 2).

3) La déception, et l'espoir renaissant.

Thermidor, ainsi que la victoire de Fleurus contre les Autrichiens qui le précéda (26 juin 1794) et l'échec des « *infemales machinations des ennemis de la Révolution* » pendant son séjour à Paris durant la première moitié de 1795¹⁶, persuadèrent davantage Saint-Martin de la puissance admirable de « *notre étoile qui délivra la France comme par un coup de baguette magique du danger* » (P. N° 537). Si la Providence laisse produire les dangers qui menacent l'édifice de la Révolution, c'est pour jeter un « voile » sur « son œuvre ». mais « *quand les obstacles et les désordres arrivent jusqu'auprès de son œuvre, c'est alors qu'elle agit et qu'elle montre à la fois ses intentions et sa puissance* » (P. N° 559). Rien ne pouvait lui insuffler un doute au sujet du caractère providentiel de la Révolution.

L'insuccès de l'École Normale, créée le 30 octobre 1794 et fermée le 19 mai 1795, dont le Philosophe Inconnu se mit au nombre des élèves, rendit également témoignage de la surveillance de la Providence. Dès le commencement, l'École lui apparaissait comme ayant un dessein sinistre. Il y voyait « *l'ennemi de tout bien* » manœuvrer pour semer « *des obstacles* » « *dans cette carrière qui va s'ouvrir* » par suite de la Révolution (Lettre à K. du 19.11.94). En fin de compte, son but était « *d'établir l'athéisme et la doctrine de la matière dans toute la République* » (P. N° 537). Ce qui lui permit de surmonter sa répugnance pour y participer, c'est l'idée que la Providence lui destinait « *l'occasion de travailler pour elle contre l'esprit de l'ennemi* » (P. N° 521). En effet, elle ne manqua pas de faire avorter le plan de l'École. Saint-Martin sentit avoir rempli sa mission en jetant « *une pierre dans le front d'un des Goliaths* » de l'École au

¹⁶ Dans l'article n° 537 de son *Portrait*, il fait mention de l'insurrection à Paris du 1^{er} prairial (20 mai) et de l'arrestation de Collot d'Herbois, Barère et Billaud-Varenne du 12 ventôse (2 mars).

¹⁵ Lettre à K du 28.8.92.

cours du débat avec le professeur Garat (Lettre à K. du 19.3.95). « *Ma séance avec Garat*, dit-il, citant les paroles de ses camarades, *avait été le coup de grâce de l'École* » (P. N° 537).

Effectivement, il se croyait alors plus que jamais appelé par Dieu à hâter l'évènement du règne divin en combattant « *les ennemis* » de Dieu. Dans une lettre du 1^{er} juin 1795, son correspondant Kirchberger lui donne un avertissement sur la prolifération de l'athéisme en Allemagne, avancée par le fameux rationaliste Friedrich Nicolaï de Berlin, chef d'une « *coalition monstrueuse* » des adversaires de la religion chrétienne¹⁷. En lui répondant, Saint-Martin reconnaît l'importance des « *écrits et de la conduite* » pour empêcher le développement de ces « *doctrines infernales* » qui cherchaient à s'étendre depuis soixante ans en France (Lettre à K. du 18.6.95). Et, chose remarquable, le Philosophe Inconnu engage Kirchberger à traduire la *Lettre à un ami* en allemand dans le but de « *concourir en quelque chose au bien que vous voudriez procurer à vos contrées germaniques* » (ibid). Sa réserve ésotérique qui régnait dans ces premiers ouvrages se voit ici en quelque sorte dissipée par un rôle de prophète qu'il s'attribue lui-même. Le but de cette affiliation dirigée par Nicolaï est le même que celui de l'École Normale, soit de propager la philosophie rationaliste et athée. Comme c'est le cas de l'École, la Providence finira par faire échouer le dessein de Nicolaï ; Saint-Martin croyait que sa *Lettre à un ami* y contribuerait à nouveau d'une manière ou d'une autre.

Toutefois, ainsi qu'il s'y attendait vaguement d'ailleurs¹⁸, la *Lettre* passa inaperçue au public. Kirchberger, tout en la comblant plus que personne de louanges, rejeta la proposition de la traduire, en considération des dangers de plan politique et religieux dont elle pourrait le menacer dans sa patrie¹⁹.

C'est à cette époque-là qu'il se glisse des nuances dans les écrits de Saint-Martin sur la Révolution. D'abord dans sa lettre du 15 juillet

¹⁷ Friedrich Nicolaï (1733-1811), éditeur d'*Allgemeine Deutsche Bibliothek*, condamne Saint-Martin comme protagoniste d'un obscurantisme cryptojésuite. Voir E. Benz, *Les Sources mystiques de la Philosophie allemande*, Paris, Vrin, 1968, page 74 et page 88.

¹⁸ Voir ce passage dans ladite lettre : « *quoique même je doive m'attendre à des huées plutôt qu'à des applaudissements [...]* ».

¹⁹ Lettre de Kirchberger à Saint-Martin du 7 novembre 1795.

1795, il se plaint des embarras pécuniaires des Français qui vivent « *au jour le jour* », professant pour autant sa conviction que « *cette révolution est menée par la Providence et qu'ainsi elle ne peut manquer d'arriver à son terme* ». Mais il ajoute cette phrase à la fin de la lettre : « *Néanmoins, cela n'est pas plus commode pour ceux qui se trouvent sur son chemin* » (Lettre à K. du 15.7.95). Visible-ment, il commence à s'impatienter de la lenteur de la marche de la Révolution. L'œuvre est comme faite de la part de la Providence, mais elle ne semble pas en voie d'être effectuée par les hommes. Aucune des espérances qu'il exprimait dans la *Lettre à un ami* ne se voit réalisée. La déception mêlée à l'indignation va s'emparer de lui.

La Révolution avait pour objet de donner aux hommes une « *leçon* » sur la justice divine, sur la vraie source de la puissance humaine, etc.

« *Mais, hélas, combien y en aura-t-il qui profiteront de la leçon ? Combien n'y en aura-t-il pas au contraire qui, dès le lendemain que l'épreuve sera passée, oublieront le service que la main suprême avait voulu leur rendre par là et se replongeront de nouveau dans le fleuve d'oubli, ou dans le torrent ! [...]. Malheur, malheur à ceux qui laisseront passer sans profit la grande leçon qu'on nous donne ! Elle tendait à nous rapprocher de Dieu, et les malheureux hommes ne font et ne feront que s'en éloigner davantage !* » (P. N° 594).

Son deuxième opuscule politique, *Éclair sur l'association humaine*²⁰, paru en 1797, trahit à certains égards ce changement de son attitude. Ce qu'il y a de plus grave dans ce changement, c'est la reconnaissance des éléments humains dans cette œuvre providentielle qu'est la Révolution. Il l'exprime pour la première fois d'un ton tranchant : « *Quoique je persiste à y voir la main de la Providence quant au fond, je ne persiste pas moins à y voir la main de l'homme, quant à la forme et aux fureurs atroces et révoltantes qui ont déshonoré ce grand évènement* »²¹. Sa principale accusation contre

²⁰ *Éclair sur l'association humaine*, Paris, 1797. Notre édition est celle prise dans *Des Nombres*. Œuvre posthume suivie de *l'Éclair sur l'association humaine*, publié par L. Schauer, Paris, 1861.

²¹ Ibid, page 28.

les révolutionnaires porte naturellement sur la mort des innocents sous la « Terreur ». Cet aspect qui contredirait sa vénération pour le « décret de la Providence » dans la Révolution l'accablait depuis quelques années. La solution qui lui est venue en 1796 est la même que celle de Joseph de Maistre²². Voyons ce passage dans son *Portrait* :

« Au sujet des effroyables tribulations qui ont affligé la France pendant la Révolution, on m'a fait quelquefois des objections sur le sort de tant de personnes qui ont eu l'air d'être comme abandonnées de la Providence. [...]. Moi-même, j'ai été embarrassé un moment de résoudre cette question. Mais comme j'ai cru à la main de la Providence dans notre Révolution, je puis bien croire également qu'il est peut-être nécessaire qu'il y ait des victimes d'expiation pour consolider l'édifice ; [...] (P. N° 679).

Toutefois, dans *l'Éclair*, il ne se sert point de cette notion de « victime d'expiation » pour légitimer le tourment des innocents en le prenant pour effet des rigueurs célestes. Il dénonce « toutes ces boucheries » avec véhémence :

« Nous blâmons beaucoup les nations sauvages qui immolent des victimes humaines à leurs idoles ; nous blâmons les Juifs qui en ont fait autant des leurs [...]. Eh bien ! Nous, qui nous croyons si forts au-dessus des autres peuples en ce genre, voyons combien nous avons offert de victimes humaines dans la Révolution, aux mots de nation, de sûreté de l'État, etc. [...]. Non, nous ne différons pas des autres nations ; nous sommes enveloppés des mêmes ténèbres, et nous avons fait nos preuves que nous sommes capables des mêmes crimes, nous n'en avons presque pas varié le mode et les nuances²³.

De plus, il adopte une position nette contre la peine de mort, position qui était déjà prise dans son premier ouvrage²⁴.

²² Cf. Joseph de Maistre, *Considérations sur la France*, Œuvres complètes, Lyon, 1881, t. I (PP. 1-184), page 38 et ss.

²³ *Éclair*, page 41.

²⁴ Cf. *Des Erreurs*, page 342 et ss, et aussi *Lettre à un ami*, page 76.

« [...] Dès qu'ils [les législateurs humains] n'ont pas le pouvoir de lui rendre la vie, ils devraient sentir qu'ils n'avaient pas celui de la lui ôter par eux-mêmes, parce que cette peine n'est plus une punition, mais une destruction qui devient inutile au coupable et qui n'est guère plus profitable aux méchants qui en sont les témoins²⁵.

La main de l'homme retarde la marche de la Providence. La Révolution se voit figée. L'enthousiasme de Saint-Martin qui atteint son apogée dans la *Lettre à un ami* perd visiblement de son éclat dans *l'Éclair*. Abandonna-t-il pour jamais son espérance sur l'avènement du règne divin ? Certes, non. En manifestant toujours sa méfiance à l'égard du torrent de millénarisme qui ne tarit point, il se montre confiant dans l'imminence d'une ère grandiose. Dans sa lettre du 8 janvier 1797, il écrit :

« Je ne finirais point si je vous racontais toutes les différentes annonces, prophéties, révélations dont je suis inondé de tous les côtés. J'écoute tout, mais je m'en tiens à mon thème qui est que nous touchons sûrement à une grande époque, mais qu'il faut être bien en garde contre toutes les assertions qu'on nous fait, et sur le mode et sur le temps de son exécution ; quant à l'époque, elle est annoncée trop généralement pour ne pas y croire ; quant à sa forme et à son heure, elle est annoncée avec trop de variétés pour s'y reposer. (Lettre à K. du 8.1.97).

Or, à ce déclin du XVIII^e siècle, l'année 1800 commence à se présenter pour certains illuminés comme un tournant significatif. Déjà, en 1793, Kirchberger rendit compte à Saint-Martin de la découverte qu'il avait faite en lisant le *Mysterium Magnum* de Jacob Böhme, selon laquelle l'année 1800 donnerait le signe de la fin de la sixième époque²⁶. Nous avons vu plus haut l'attitude réservée de Saint-Martin sur cette assertion mais, en octobre 1797, Kirchberger insiste de nouveau sur l'importance de 1800. Eckartshausen (1752-1803) de Munich, illuminé au système achevé qui entretenait une corres-

²⁵ *Éclair*, pages 36 et 37.

²⁶ Cf. Antoine Faivre, *Kirchberger et l'illuminisme du dix-huitième siècle*, La Haye, 1966, page 156.

pondance avec le Bernois depuis quelques temps, aboutit au même résultat selon un calcul tout différent²⁷. En réponse à la lettre de Kirchberger qui lui communique cette coïncidence²⁸, Saint-Martin partage l'avis sur l'importance de cette année : « *Nous sommes tous d'accord sur 1800, vous, notre ami de M(unich) et moi* ». Nous nous étonnons de la netteté de son affirmation qui suit : « *Je sais et je vois que les moments approchent, et que sûrement le nouvel ordre est tout prêt* ». Cependant, sa réticence permanente ne se tient pas moins ferme : *mais je ne sais rien sur l'époque ni sur l'heure* » (Lettre à K. du 15.10.97).

Effectivement, le jour de l'an où commence l'année 1800, Saint-Martin exprime son espoir pour la nouvelle année en indiquant la coïncidence du numéro 8 :

« [...] *J'ai de douces espérances pour mon compte sur l'année 1800 où nous entrons et qui répond à l'an 8 républicain. Le nombre de cette année républicaine, le nombre prochain du 19^e siècle, le nombre de mon âge qui, au 18 du mois de janvier actuel commencera ma 58^e année, m'offrent tous trois des correspondances marquantes et qui joint à mille autres secrets témoignages ne peuvent pas être indifférentes pour mon intelligence* (P. N° 976).

D'ailleurs, est-ce que cette espérance pour 1800 est identique à celle exprimée dans la *Lettre à un ami*, en 1795 ? Est-ce qu'il croit toujours à l'avènement des « *jours de lumière et de paix* » ici-bas ? Pour le croire, nous nous apercevons trop clairement de la grande différence entre son assertion fervente dans la *Lettre* et le passage sur la Révolution dans *De l'esprit des choses* paru dans le courant de cette année marquante. La Révolution française, y constate-t-il, a fait des Français « *un corps civil ou une association politique sans prière qui soit liée au gouvernement* ». Ce « *phénomène absolument neuf dans l'histoire des peuples* » fait contraste avec la situation des Juifs qui « *ont encore une prière, quoiqu'ils n'aient plus de corps de peuple ni d'association politique* ». Cette « *prière sans patrie* » chez les Juifs et cette « *patrie sans prière* » chez les Français

²⁷ Cf. Antoine Faivre, *Eckartschausen et la théosophie chrétienne*, Paris, Klincksieck, 1969, page 519.

²⁸ Lettre de Kirchberger à Saint-Martin du 3 octobre 1797.

ont en fait une même signification : par là, « *la sagesse suprême veut nous montrer, dans l'un et l'autre exemple, que la chose sainte doit être étrangère à la terre* »²⁹. Affirmation décevante du théosophe qui chanta des hymnes au règne divin sur la terre et à l'imminente naissance d'une religion plus pure et moins mélangée !³⁰ Ce qui est certain, c'est que l'esprit quiétiste qui existait dans son cœur depuis sa jeunesse³¹ se distingue par trop à cette heure-ci. « *Le royaume de l'homme-esprit n'est pas de ce monde* »³², « *magnificence de l'autre monde* » et « *bêtises de celui-ci* » (P. N° 985), et, encore, « *La principale ambition que j'ai eue sur la terre a été de n'y plus être, tant j'ai senti combien l'homme était déplacé et étranger dans ce bas monde* » (P. N° 990). Tous ces mots pessimistes se trouvent dans ses écrits dans le courant de l'année 1800. Son espérance professée au jour de l'an 1800 devrait être entendue dans ce contexte. Ainsi que l'indiquent les mots « *pour mon compte* », elle est de nature parfaitement individuelle. Il chercherait une récompense dans les promesses d'un au-delà meilleur. Plutôt que l'espoir, le désespoir vis-à-vis de ce monde le gagne. La déception sur la Révolution est au fond de son cœur.

Tout à coup, le ton remonte. C'est grâce à « *l'étonnant Bonaparte* » que surgit un nouvel espoir. :

« [...] *Pendant mon séjour dans mon pays est arrivée la fameuse bataille de Marengo, le 25 prairial [13 juin], où l'étonnant Bonaparte a tellement avancé sa gloire et la paix de l'Europe que je le regarde comme un instrument temporel des plans de la Providence par rapport à notre nation* (P. N° 1000).

Il attribue ici à Napoléon une mission divine qu'il s'attribuait lui-même après Thermidor. Cet « *instrument temporel des plans de la Providence* » réalisera enfin ses espérances exprimées dans la *Lettre* : « *Cet événement me confirme de plus en plus dans les opinions que j'ai imprimées depuis six ans sur notre Révolution* » (ibid.).

²⁹ *De l'esprit des choses*, t. II, page 254.

³⁰ Cf. supra., page 45. . . page I (12 ?)

³¹ Cf. supra., page 21. . . à supprimer ?

³² *De l'esprit des choses*, t. II, page 255.

La surveillance qui fut prouvée par le Philosophe Inconnu dans la journée du 10 août 1792 se manifeste non moins prodigieusement pour Bonaparte la veille de Noël 1800.

« Le 3 nivôse an 9, à huit heures du soir, éclata rue Saint-Nicaise la machine infernale dirigée contre Bonaparte qui allait à l'Opéra à la première représentation du fameux oratorio de Haydn. Son cocher était ivre ; il alla plus vite qu'à l'ordinaire et passa où il n'aurait pas passé de sang froid. Cela fit que le carrosse dépassa la machine de quelques secondes, ce qui suffit pour que l'explosion ne le pût atteindre. Je ne puis m'empêcher de révéler Bonaparte tant pour les talents qu'il a montrés que par la protection marquée de la Providence à son égard. On ne peut nier qu'il n'y ait de grandes destinées attachées sur cet homme remarquable (P. N° 1019).

Cependant, contrairement à notre attente, le ton cesse de monter à partir de 1801. la paix de Lunéville du 9 février 1801 qui produisit « la paix continentale » lui apparaît comme un événement marquant, mais :

« cette pacification externe et cet ordre apparent produit par l'effet de la Révolution ne sont pas le terme où la Providence ait eu exclusivement l'intention de nous conduire ; et qu'ainsi les agents et les instruments qui ont concouru à cette œuvre se tromperont s'ils se croient arrivés. Je les regarde au contraire comme des postillons qui ont fait leur poste ; mais ils ne sont que les postillons de province, il en faudra d'autres pour faire entrer dans la capitale de la vérité » (P. N° 1024).

Des questions se posent. Quel est ce terme où la Providence nous conduira ? À quand son avènement ? Dans un proche avenir ou à la fin du monde ? Le théosophe croit-il toujours à l'imminente réalisation de ses espérances dans la *Lettre à un ami* ? Que veut dire la capitale de la vérité ? Il est difficile de leur répondre, mais nous ne pouvons pas négliger ces phrases de tendances quiétistes qui subsistent dans ses écrits même après la renaissance de son espoir que nous venons de voir. Dans le sixième article après celui qui fait mention de « l'étonnant Bonaparte », nous trouvons ces mots :

« J'ai été occupé jusqu'à présent à travailler pour les autres ; je voudrais aujourd'hui travailler pour moi. J'ai été obligé, pour m'occuper des autres, de fermer ma fontaine d'amour ; il est temps que je la rouvre pour réparer le temps perdu, car les hommes ne m'en tiendront pas compte, quoique je l'aie perdu pour eux » (P. N° 1006). Et, dans l'article sur la paix de Lunéville : *« Je me confirme de plus en plus que j'arrive à une époque qui sera marquante pour moi. J'ai à peu près terminé ce que j'avais à faire d'ostensible pour le service des autres. Je veux maintenant, moyennant Dieu, travailler pour mon propre service qui n'est autre chose que le sien » (P. N° 1022).* Comment interpréter le décalage entre ce détachement du monde et son espoir porté sur l'avenir du genre humain ? Sans doute tourne-t-il son regard vers l'intérieur de son être et, cela, sans perdre ses intérêts à l'extérieur. Les deux vecteurs – introverti et extraverti – coexisteraient tranquillement à ce déclin de sa vie. Voyons cet article écrit à son dernier anniversaire :

« Le 18 janvier 1803 qui complète ma soixantaine m'a ouvert un nouveau monde. Mes espérances spirituelles ne vont qu'en s'accroissant. J'avance, grâce à Dieu, vers les grandes joissances qui me sont annoncées depuis longtemps et qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été constamment accompagnée dans ce monde » (P. N° 1092).

Les promesses de l'autre monde ne détruisent pas sa philosophie de l'action dans ce monde. Les délices attendues après la mort ne font pas tort à son optimisme porté aux choses terrestres. Le troisième article avant le dernier dans son *Portrait* peut nous montrer l'état d'âme qu'il atteignit après tant de vicissitudes causées par la Révolution :

« Ma tâche dans ce monde a été de conduire l'esprit de l'homme par une voie naturelle aux choses surnaturelles qui lui appartiennent de droit, mais dont il a perdu totalement l'idée, soit par sa dégradation, soit par l'instruction fautive de ses instituteurs. Cette tâche est neuve, mais elle est remplie de nombreux obstacles ; et elle est si lente que ce ne sera qu'après ma mort qu'elle produira ses plus beaux fruits. [...] (P. N° 1135).

Patrick NÉGRER

ÉLÉMENTS DE CONCORDANCE ENTRE LA SYMBOLIQUE BIBLIQUE ET LA SYMBOLIQUE ÉGYPTIENNE

Nous avons montré dans *La Bible et l'Égypte*¹ qu'ayant fait le voyage d'Égypte, Abraham, Joseph et Moïse empruntèrent à l'antique culture égyptienne les éléments symboliques et philosophiques avec lesquels ils contribuèrent eux-mêmes à codifier la pensée et la symbolique du culte religieux qui allait au fil du temps devenir celui de la religion juive. Michel Baud confirme la présence et partant l'influence culturelle des Égyptiens des premières dynasties en ce territoire de Canaan qui serait plus tard occupé par les premiers hébreux puis par le peuple israélite : « De nombreux tessons au nom de Narmer ont été découverts en sud-Canaan, avec quelques empreintes de sceaux de ses successeurs de la Ière dynastie »². La réalité historique de l'influence culturelle de l'Égypte sur la culture biblique³, confirmée par notre exégèse de la Bible qui raconte elle-même les étapes historiques de sa propre constitution, nous invite ici à compléter notre ouvrage mentionné ci-dessus en offrant aux lecteurs quelques témoignages supplémentaires de cette filiation culturelle entre la Bible et la symbolique de l'antique Égypte. Les articles ci-dessous ont été classés par ordre alphabétique de leur titre.

Ailes d'aigle de YHVH

Peu de temps après la sortie des hébreux hors d'Égypte, au mont Sinaï, YHVH évoque ses ailes d'aigle (Ex. 19,4 ; cf. aussi Deut. 32,10-14). A cette époque le peuple israélite avait déjà vécu pendant 430 ans en Égypte (Ex. 12,40-41) : au bout d'un séjour aussi long en Égypte le peuple israélite était donc complètement acculturé. Et c'est pourquoi la comparaison de YHVH à des ailes d'aigle dans le contexte de la sortie des israélites hors d'Égypte doit être interprétée à la lumière de la culture égyptienne de la même époque. Dans cette culture, le fils du pharaon Osiris, Horus, était considéré dans son état-fonction de successeur du roi défunt comme le fils du dieu Rê⁴, symbole de la vérité⁵. Mais quelle vérité symbolisait Rê ? Le *Livre des*

morts égyptien présente Rê comme le père d'Amon dont la jambe⁶, représentation de la Grande Ourse symbolisant les principes ontologiques, montre que la vérité symbolisée par Amon-Rê n'était autre que la vérité de l'Être. Ainsi la filiation du pharaon Horus à Amon-Rê renvoyait-elle à la conception égyptienne qui considérait le pharaon comme le fils de l'Être. Les anciens égyptiens représentaient le pharaon Horus (considéré comme l'incarnation de l'Être) par un aigle ou par un vautour, c'est à dire par un oiseau capable de voler dans le ciel, vraisemblablement parce qu'ils avaient déjà symbolisé les principes ontologiques par la Grande Ourse. Il apparaît donc que dans la Bible l'évocation des ailes d'aigle de YHVH (« Être éternel ») renvoyait au fait que dans l'Égypte antique l'aigle ou le vautour avait servi à symboliser le pharaon Horus considéré comme l'incarnation de l'Être. C'est pourquoi en Ex. 19,4 et en Deut. 32,10-14 le symbole ontologique des ailes d'aigle faisait référence au chef du peuple Moïse reconnu comme un « dieu » en Ex. 4,16 et en Ex. 7,1. Dernier point à examiner : la symbolisation du pharaon Horus (considéré comme l'incarnation de l'Être) par un aigle ou par un vautour ne se fondait pas uniquement par analogie sur l'élévation de la Grande Ourse (symbole de l'Être) dans le ciel ; elle se fondait aussi sur le fait que, de même que l'Être et son incarnation dans la personne du pharaon dégagent de l'Esprit (c'est à dire des influences historiques, contraignantes, et orientées) sur les êtres humains, de même les ailes du vautour ou de l'aigle (symbole du pharaon incarnant l'Être) dégagent du vent. Et c'est pourquoi dans la Bible les ailes d'aigle (figure reprise en Mt. 23,37 et en Lc 13,34 sous la forme des ailes de poule) symbolisant l'Être et son incarnation en la personne du chef du peuple Moïse (cf. Ruth 2,12 ; Ps. 17,8 ; 36,8 ; 57,2 ; 61,5 ; 63,8 ; 91,4) traduisaient également l'idée que l'Esprit procède tant de l'Être (appelé Père dans la Bible) que de son incarnation dans la personne du chef du peuple (appelé Fils par la Bible).

Benedictus

En Lc 1,72 le prêtre Zacharie, disant sous la motion de l'Esprit saint le Benedictus, mentionne cette expression : « amour qu'il montre envers nos pères ». Dans le Benedictus, cette expression renvoie structurellement à l'expression antérieure qu'elle commente : « salut qui nous arrache à l'ennemi » (Lc 1,71). Ce salut qui arrache à l'ennemi, et qui constitue un amour envers nos pères, c'est le salut qui résulte de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie

(symbolisées dans la Bible comme dans l'Égypte antique par les quatre vents cardinaux) et en particulier de l'expérience au cours de laquelle le sujet humain ayant commis un péché mortel apprend qu'il échappe à la mort corporelle qui aurait pu sanctionner son péché mortel. Lorsque le sujet humain a commis un péché mortel et réalise que la mort physique risque de sanctionner son péché mortel, il cherche à excuser son acte et est tenté, conformément au dogme du péché originel, d'attribuer la responsabilité de son péché mortel à ceux de ses ascendants et de ses éducateurs⁷ auxquels il reproche de n'avoir rien fait pour le protéger des péchés mortels en installant dans sa psyché des marqueurs et des habitudes morales salutaires. A contrario lorsque le sujet humain apprend que la mort corporelle ne sanctionnera pas son péché mortel, il est heureux de constater que sa survie physique lui permettra d'achever normalement son destin et de réaliser par là le souhait de ses ancêtres défunts et de ses éducateurs : qu'il accède lui aussi à la vie éternelle, accomplissement qu'aurait évidemment annulé sa mort prématurée provoquée par son péché mortel. Or ce rapport entre expérience de l'Esprit de vie et confrontation du pécheur tant à la responsabilité de ses ancêtres (dogme du péché originel) qu'à l'exaucement final de leur vœu de salut pour leur descendant avait été exprimé dans le *Livre des morts* égyptien en ces termes : « Je baise le vent d'est... j'empoigne le vent du nord... je saisis le vent d'ouest... je saisis le vent du sud... Et j'offre les vents aux imakhous [« vénérables défunts »] »⁸.

Brebis et vaches

Nomb. 18,17 affirme que le « bœuf » (personnifié dans la *Genèse* par Léah, « Vache », l'une des deux épouses de Jacob) et le « mouton » (personnifié dans la *Genèse* par Rachel, « Brebis », l'une des deux épouses de Jacob) sont « sacrés » (*qodesh*). C'était là un prolongement de la symbolique égyptienne qui avait symbolisé l'Esprit de vie par la tête du taureau Apis ou de la vache Hathor (c'est là l'origine de la croix symbolique dénommée ankh) ; qui avait symbolisé l'Être par la cuisse et par la jambe arrières de ces mêmes bovidés ; et qui avait symbolisé le chef d'État par le bélier Amon.

Bras au ciel

Le geste de Moïse levant les deux bras vers le ciel en Ex. 17,11-12 ne reproduisait pas seulement le geste de la prière des anciens

Égyptiens⁹ qui représentait d'ailleurs le symbole du ka : il renvoyait par analogie à la symbolique des deux stèles verticales et parallèles des temples funéraires des pyramides¹⁰.

Élévation suivie de la retombée

Le geste du prophète Elie inclinant au sommet du mont Carmel sa tête vers la terre avant la tombée de la pluie (I Rois 18,42) n'annonçait pas seulement la forme analogue de la canne du berger-prophète Élisée posée par son serviteur sur le visage d'un adolescent en proie à l'asthénie (II Rois 4,29-31) ; ces deux figures analogues du geste d'Elie et de la canne d'Élisée étaient des tracés qui renvoyaient à leur modèle commun : l'hiéroglyphe égyptien du son « s » signifiant « elle », symbole de l'élévation vers les principes ontologiques (signifiés dans la Bible comme dans l'Égypte antique par les deux Ourses boréales) suivie de la redescente sur terre (symbole de la guerre sainte figurée dans la Bible par les flots descendants comme elle était figurée dans l'Égypte antique par la descente du fleuve Nil).

Chacal

Les mentions bibliques du chacal (Job 30,29 ; Ps. 44,20 ; Is. 13,22 ; 34,13 ; 35,7 ; 43,20 ; Jér. 9,10 ; 10,22 ; 14,6 ; 49,33 ; 51,37 ; Lam. 4,3 ; Mic. 1,8 ; Mal. 1,3) renvoyaient à la figure égyptienne du chacal Anubis, symbole de l'esprit du mal¹¹.

Cuisses du nord

Les emplois bibliques des mots *yarek* (« cuisse », « côte ») et *yarekah* (« flanc », « côté ») renvoyaient à la cuisse ou à la jambe qui dans l'Égypte antique représentaient les deux Ourses boréales, symboles des divers aspects de l'Être. Le *Livre des morts* égyptien contient ce passage : « Je suis passé par la ville septentrionale... Qu'as-tu vu là-bas ? – La Jambe et la Cuisse »¹². Au reste la Bible mentionne elle-même l'expression *yareketey tsaphôn* (« cuisses du nord ») qui atteste que par cette expression la Bible entendait désigner les deux Ourses boréales symboles de l'Être. Signification évidemment applicable à la « cuisse » (*meron*) mentionnée en Apo. 19,16.

Holocauste, arc-en-ciel et Oméga

Lorsqu'en Gen. 8,20-22 l'écrivain sacré évoque l'holocauste accompli par Noé, il emploie au verset 21 le qualificatif *nîhah* (« apaisant »). Il faisait là référence au trajet symbolique de la fumée de l'holocauste qui montait au ciel avant de redescendre sur terre sous forme de pluie, cycle évaporation/condensation sensé symboliser le pouvoir qu'a tout sacrifice réel présent (c'est à dire toute sanctification présente instrumentalisée par le sacrifice rituel) de pérenniser demain la vie sur terre. Tout sacrifice réel présent est « apaisant » au sens où il contribue à pérenniser demain la vie sur terre. Or ce rôle « apaisant » (*nîhah*) de tout sacrifice réel renvoyait vraisemblablement à l'hiéroglyphe égyptien *hotep* signifiant « satisfait »¹³. Ce hiéroglyphe représentait précisément un pain d'offrande placé sur une natte enroulée. Ce pain d'offrande sur une natte enroulée renvoyait lui-même à la symbolique égyptienne des stèles-fausses-portes dont le linteau en forme de tore représentait une natte enroulée, fausses-portes qui étaient surmontées d'une scène représentant un banquet au cours duquel un sujet humain consommait des pains, symboles des divers aspects de l'Être. Or dans cette symbolique égyptienne, si la natte était enroulée, ce n'était pas seulement pour symboliser la sortie du sujet humain hors du sommeil de l'égoïsme ; la natte enroulée qui avait servi de modèle au linteau des stèles-fausses-portes représentait plus précisément une natte-fenêtre relevée, signe que le sujet humain s'apprêtait à sortir. Or cette sortie au jour était dans la pensée des anciens égyptiens destinée à assurer la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits. Comme le dit le *Livre des morts* égyptien, sortir au jour permet de « disposer de son ennemi »¹⁴. Noter que ce symbolisme commun à l'hiéroglyphe *hotep* et à l'holocauste de Noé se retrouve dans la figure de l'arc-en-ciel évoquée en Gen. 9,8-17 ; arc-en-ciel qui, structurellement analogue au trajet ascendant et descendant de l'holocauste, ainsi qu'au tracé de l'hiéroglyphe *hotep*, semble avoir été également analogue au tracé de la lettre grecque Oméga (Apo. 1,8 ; 21,6 ; 22,13) qui reprenait lui-même la forme de l'anneau égyptien *shen*.

Larmes recueillies dans des outres.

Le recueillement des larmes dans une outre (Ps. 56,9) était un emprunt à l'Égypte antique qui représentait les larmes du faucon Horus tombant dans des réservoirs prévus à cet effet (cf. l'exemplaire du

British museum à Londres) : c'était là un symbole du principe selon lequel les larmes issues des épreuves de la vie ne doivent pas demeurer vaines et stériles mais au contraire être précieusement recueillies par la mémoire de manière à inspirer la guerre sainte contre les causes spirituelles des maux qui éprouvent l'humanité.

Lettre beyt

Dans l'alphabet hébreu le tracé de la lettre *beyt* (« maison ») représentait de manière exacte et fidèle le profil du dais ou pavillon qui était utilisé dans l'Égypte antique pour le couronnement du roi et pour les fêtes jubilaires de ce couronnement lors de la fête Sed. Il semble qu'un dais ait été utilisé lors des cérémonies royales en référence à la signification étymologique du mot pharaon (*pir-ô* : « grande maison »)¹⁵, laquelle pointait vers l'idée qu'en qualité de fils du Dieu, c'est à dire d'incarnation de l'Être, le pharaon sert d'inhabitation à l'Être (notion d'oïnt entendu au sens d'éminence).

Lettre guimel

Le tracé de la lettre hébraïque *guimel* reprenait le modèle fourni par la représentation du sceptre séthien dénommé *ouas*, harpon à hippopotame surmonté d'une tête de chacal. Ce sceptre *ouas* symbolisait le pouvoir qu'a l'esprit du mal (signifié par la base du sceptre en forme de harpon) de provoquer l'élévation, c'est à dire l'universalisation de la conscience (signifiée par l'élévation d'une tête de chacal au sommet de ce sceptre), universalisation qui traduisait elle-même l'accès à la compréhension des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales.

Lettre shin

En hébreu c'est la même racine ShN qui désigne à la fois la « dent » (*shen*) et le chiffre « deux » (*sheney*) : cette double sémantique de la racine hébraïque ShN s'explique par le modèle du tracé de la lettre *shin* qui n'en offre qu'une représentation inversée : les « deux » stèles en forme de « dent » des temples funéraires des pyramides de l'ancien empire dont l'une se rapportait aux mystères de l'Esprit de vie, et l'autre aux mystères de l'Être. Parmi les diverses versions bibliques de ces deux stèles égyptiennes, se trouvent les deux « rochers » en forme de « dent » de I Sam. 14,4-5 qui renvoyaient eux aussi par analogie à ce modèle égyptien (les deux stèles des temples funéraires des pyramides), comme l'indiquent d'une

part leurs noms respectifs (dénomination qui inspirera plus tard celle de leurs analogon : les deux colonnes Yakin et Boaz du temple de Salomon), et d'autre part leurs situations géographiques respectives. Selon I Sam. 14,4 ces deux rochers en forme de « dent » (*shen*) s'appelaient l'un *Bôtsets* (« en lui brille ») et l'autre *Seneh* (« Buisson ») : leurs significations renvoyaient au modèle fourni par le buisson ardent du mont Horev ou Sinai où l'Être s'était révélé à Moïse (Ex. 3,2.14). Par ailleurs selon I Sam. 14,5 l'un de ces deux rochers en forme de « dent » se trouvait au « nord » (*tsaphôn*) et l'autre au « midi » (*negev*). Or dans la symbolique égyptienne, la première stèle des temples funéraires des pyramides se référait aux mystères de l'Esprit de vie symbolisés par les quatre points cardinaux, cycle du soleil particulièrement visible lors du solstice d'hiver qui occupe le nord dans l'année, cependant que la seconde stèle des temples funéraires des pyramides se référait aux mystères de l'Être symbolisés d'une part par les quatorze phases de la lunaison croissante et d'autre part par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales, astres qui occupent dans le ciel la position du zénith particulièrement sensible le jour du solstice d'été lorsque le soleil à midi atteint son zénith. Notons que ces deux rochers de I Sam. 14,4-5 constituent l'un des modèles du nom hébreu de Képhas (« rocher » ; en grec : *Petros*) attribué par Jésus de Nazareth à Simon-Pierre.

Linceul enroulé

Après la résurrection de Jésus de Nazareth, les apôtres Simon-Pierre et Jean pénétrant dans le tombeau où Jésus avait été enterré virent le suaire de la tête roulé à part (Jn 20,7). Le rapport établi entre le suaire, la tête et le fait d'être roulé renvoyait à la symbolique égyptienne des stèles-fausses-portes. Ces fausses-portes représentaient l'occident, symbole du soir pendant lequel le pharaon Osiris avait été assassiné. Ces fausses-portes étaient surmontées d'un linteau en forme de tore représentant une natte enroulée, symbole du fait que le meurtre du pharaon Osiris avait été l'occasion de faire sortir les sujets humains du sommeil de leur égoïsme en les relevant, c'est à dire en universalisant leur conscience par la révélation des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales, universalisation de la conscience symbolisée dans les stèles-fausses-portes par la scène de banquet représentée au sommet de ces fausses-portes. Cette scène montrait le sujet humain assis sur

un trône (symbole de son obéissance aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie) et mangeant des pains ainsi qu'une jambe de bœuf, deux aliments qui symbolisaient les divers aspects de l'Être. Or de même que le suaire du prince Jésus de Nazareth condamné à mort par les juifs renvoyait par analogie au meurtre du pharaon Osiris, de même le roulement du suaire de Jésus renvoyait par analogie au linteau des stèles-fausses-portes en forme de natte enroulée, cependant que la tête de Jésus qu'enroulait ce suaire renvoyait par analogie à l'universalisation de la conscience symbolisée par la scène de banquet représentée au sommet des stèles-fausses-portes. Noter que si les trois Évangiles synoptiques ne mentionnent pas le suaire de la tête décrit par Jean comme étant enroulé, ils reprennent cependant la même symbolique puisqu'ils mentionnent plusieurs figures symboliques analogues : le roulement de la pierre du tombeau (Mt. 28,2 ; Mc 16,3-4 ; Lc 24,2), la Galilée (nom signifiant « cercle » et symbolisant l'universalité : Mt. 28,7.10.16 ; Mc 16,7 ; Lc 24,6), le relèvement de Jésus de Nazareth, figure de l'universalisation de sa conscience (Mt. 28,6-7 ; Mc 16,6 ; Lc 24,6.34), et enfin le banquet (Mc 16,14 ; Lc 24,30.35.41-43), thème du banquet d'ailleurs également repris par Jean en Jn 21,5-13. Autant de figures qui renvoient directement à la symbolique des stèles-fausses-portes des mastabas égyptiens, ce qui prouve combien les Évangiles ne devaient pas être interprétés à la lettre mais de manière symbolique à la lumière de l'antique symbolique égyptienne.

Marie mère de Jésus de Nazareth

Aux noces de Cana Marie, la mère du prince Jésus de Nazareth, avait dit aux servants : « Faites tout ce qu'il vous dira » (Jn 2,5). C'était là un prolongement d'une tradition de l'Égypte antique selon laquelle la reine mère, c'est à dire la mère du prince héritier du trône, était dite « celle pour qui toute chose qu'elle ordonne doit être accomplie »¹⁶.

Nébride et ephod

Les chasseurs de la préhistoire ayant fait l'expérience de l'Esprit de vie au cours de leurs chasses pendant lesquelles ils risquaient d'être tués par les animaux sauvages qu'ils chassaient, les anciens eurent l'idée de symboliser l'expérience de l'Esprit de vie par le port rituel d'une peau d'animal sauvage ou nébride, symbole de l'issue salutaire de cette expérience (cf. Gen. 3,21). Étudiant la culture

égyptienne de la III^e dynastie, Michel Baud a évoqué « la double peau de panthère du prêtre Ankh et ses éléments d'épaule »¹⁷. Si les anciens égyptiens soulignèrent dans la nébride le rôle des épaules, c'est parce que l'expérience de l'Esprit de vie constitue une onction qui permet à l'Esprit de vie de pénétrer dans l'être humain, cette pénétration ayant été comparée à celle de l'air dans les poumons, et c'est pourquoi ils estimèrent nécessaire de mettre en évidence les épaules dans le port rituel de la nébride symbolisant l'onction spirituelle. Et c'est précisément ce rôle des épaules dans le port rituel des nébrides égyptiennes qui se trouve à l'origine de la conception biblique de l'éphod du grand-prêtre (Ex. 28,6-14).

Nourriture et vie éternelle

Jésus de Nazareth proclama que quiconque mangerait du pain qu'il était lui-même vivrait éternellement (Jn 6,48-58). C'était là une reprise du propos du *Livre des morts* égyptien : « J'ai mangé le cuisseau, j'ai consommé la patte (du bœuf)... On m'a donné une éternité sans limites ; je suis certes celui qui a reçu en héritage l'éternité, celui à qui a été donnée la pérennité »¹⁸.

Quatre

« Quatre était l'homme le plus grand parmi ceux qui portent le collier » (Jos. 14,15). Comme l'indique Gen. 41,42, le port du collier était en Égypte réservé aux princes. Ce collier symbolisait par son aspect descendant, exactement comme la barbe postiche du pharaon (détail repris dans la Bible sous la forme de la barbe du grand-prêtre Aaron en Ps. 133,2), ou encore comme la descente du fleuve Nil (détail repris dans la Bible sous la forme des diverses figures de flots descendants), les quatre modalités spirituelles par lesquelles les notables mènent la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits. Ces quatre tactiques spirituelles se trouvent symbolisées en Gen. 2,10-14 par les quatre fleuves du jardin de délices ; ce sont « Excommunication » (fleuve Pîshôn), « Sainte colère » (fleuve Gîhôn), Exemplarité éthique (symbolisée par le caractère contagieux du parfum de la « bruyère » : fleuve Hideqel), et enfin « Conception » et éducation d'un enfant en vue d'en faire un saint utile à la rédemption du monde (fleuve Perat). Cependant si le nombre quatre peut être interprété en Jos. 14,15 comme une expression des quatre tactiques de la guerre sainte auxquelles devaient se consacrer ceux qui portent le collier, il n'en demeure pas

moins que ces princes devaient par ailleurs se consacrer à quatre autres tâches spirituelles. Le pilier djed des anciens égyptiens figurait un arbre orné à son sommet de quatre traits horizontaux et superposés qui faisaient mémoire des quatre vertus cardinales (tempérance, justice, prudence, et force) par lesquelles l'être humain obéit aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie, l'élévation de ces quatre vertus cardinales au sommet d'un arbre (figure de l'axe polaire) faisant allusion au fait que ce sont ces quatre vertus cardinales qui sont appelées à permettre à l'être humain d'assumer les divers aspects de l'Être précisément symbolisés au sommet du ciel par les diverses étoiles des deux Ourses boréales. Noter que cette idée de l'obéissance aux divers aspects de l'Être par la médiation des quatre vertus cardinales avait été exprimée en Égypte sous d'autres formes : c'est ainsi qu'un pyramidion à quatre côtés couronnait le sommet des pyramides de l'ancien empire ; qu'un trône symbolisant par ses quatre côtés cardinaux les quatre vertus cardinales se trouvait représenté au sommet des stèles-fausses-portes des mastabas ; et qu'à l'époque ptolémaïque les chapiteaux des colonnes hathoriques représentaient quatre visages cardinaux de la vache Hathor, symbole des quatre modalités typiques de l'Esprit de vie. Ce rapport en Jos. 14,15 entre le nombre quatre et l'élévation des quatre vertus cardinales au plan des principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses est d'autant plus probable qu'il semble confirmé par l'emploi de l'expression « le plus grand » dans ce même verset. Symbolique reprise en I Rois 7,19 qui précise que les chapiteaux des colonnes Yakin (« Il stabilisera ») et Boaz (toutes deux analogon de l'arbre qu'était le pilier djed dont le nom signifiait « stabilité »)¹⁹ mesuraient « quatre coudées ».

Reine de Saba et étoile égyptienne séba

I Rois 10,1-13 raconte la visite de la reine de Saba au roi Salomon pour l'éprouver. Qu'était exactement cette reine de Saba ? Michel Baud écrit : « Djeser crée... un... domaine baptisé 'Horus, étoile qui préside au ciel' [séba Hor khenty pet] en fonction d'une tradition qui met systématiquement en jeu le nom de ce dieu et, plus récemment, l'associe à l'étoile »²⁰. Horus, fils du pharaon Osiris décédé, figurait le prince héritier légitime du trône d'Égypte, et la pérennisation de l'état-fonction de roi. En qualité de prince héritier du trône, Horus était comparé à l'étoile polaire dont la position centrale dans le ciel symbolisait l'obéissance du pharaon aux quatre modalités ty-

priques de l'Esprit de vie (pratique des quatre vertus cardinales), et dont l'élévation dans le ciel signifiait l'accès du pharaon aux principes ontologiques symbolisés par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales (nous retrouvons cette symbolisation du chef du peuple par l'étoile polaire en Gen. 37,5-10). Or ce complexe sémantique du mot égyptien *séba* semble devoir éclairer l'origine étymologique de trois mots hébreux de forme analogue.

- a) Tout d'abord le rapport intrinsèque entre le mot *séba* signifiant « étoile » et les quatorze étoiles des deux Ourses boréales appelle un rapprochement entre ce mot *séba* et le mot hébreu *sheva'* (shin, beyt, ayin) signifiant « sept ».
- b) Ensuite il semble que ce soit ce mot *séba* (« étoile ») qui ait été à l'origine des noms de pays et de peuple *sheva'* (shin, beyt, 'aleph) et *seva'* (samek, beyt, 'aleph) qu'on rencontre dans la Bible. En effet ces deux noms *sheva'* et *seva'* se trouvent associés dans deux versets de la Bible (Gen. 10,7 et Ps. 72,10) où ils désignent les patries de rois et de l'or (Ps. 72,15), matériau symbolisant la lumière. Le mot *sheva'* (shin, beyt, ayin) signifiant « sept », les deux associations des noms *sheva'* (shin, beyt, 'aleph) et *seva'* (samek, beyt, 'aleph) ne sont donc pas sans évoquer les deux « septénaires » « d'étoiles » que sont les deux Ourses boréales. Et c'est pourquoi nous pouvons en déduire qu'il existait un rapport intrinsèque entre la reine de Saba et les deux septénaires d'étoiles composant les deux Ourses boréales, symboles dans la Bible (cf. Apo. 1,16) comme dans l'Égypte antique des quatorze aspects de « l'Être éternel » (YHVH).

Ce rapport intrinsèque entre la reine de Saba (c'est à dire *séba* : « étoile ») et les deux « septénaires » « d'étoiles » composant les deux Ourses symboles de l'Être (Is. 60,6 établit d'ailleurs un rapprochement entre Saba et la publication des louanges de YHVH) nous éclaire directement sur le genre exact d'épreuve que la reine de Saba fit subir au roi Salomon. En effet la reine de Saba arriva à Jérusalem « avec une armée lourde (*behayil kaved*) » mais aussi avec des baumes, de l'or, et des pierres précieuses (I Rois 10,2). Si les baumes, l'or et les pierres précieuses servirent à la reine de Saba pour éprouver les vertus cardinales du roi Salomon en tentant ses désirs de péchés mortels comme l'avarice ou l'envie ou encore la luxure (puisqu'elle était une femme), en retour son « armée lourde »

servit à la reine de Saba pour éprouver les vertus métaphysiques du roi Salomon. C'est qu'en qualité de reine de Saba (nom qui faisait référence aux deux Ourses symboles de l'Être), cette reine connaissait les divers aspects de l'Être et pratiquait elle-même les diverses vertus métaphysiques. Et c'est parce qu'elle connaissait l'Être et pratiquait les vertus métaphysiques qu'elle put dans ce domaine éprouver les vertus métaphysiques du roi Salomon en lui représentant une menace par la présence de son « armée lourde ».

Secouer sa poussière

En Mt. 10,14, Jésus de Nazareth conseilla à ses disciples de secouer la poussière de leurs pieds lorsqu'ils sortiraient d'une maison ou d'une ville qui auraient refusé de les accueillir et d'écouter leurs paroles. C'était là une reprise du *Livre des morts* égyptien qui exposait : « Je me mets debout, je secoue ma poussière »²¹. Dans la pensée des anciens égyptiens, se relever, c'était sortir du sommeil de l'égoïsme lié au monde des désirs pour s'élever jusqu'au monde des devoirs, d'une part en universalisant sa conscience grâce à la connaissance des principes ontologiques, et d'autre part en devenant altruiste par la conformation personnelle à ces principes ontologiques. Or ce relèvement symbolique, qui se manifestait concrètement par le pardon (lequel consiste à ne pas rendre le mal pour le mal), avait d'abord pour but de permettre à l'innocent injustement persécuté par les méchants de sauver sa vie en demeurant patient dans l'épreuve imposée par les méchants (Lc 21,19).

Signes des temps et dernière cène de Jésus de Nazareth

Les divers passages des Évangiles synoptiques sur les « signes des temps » (Mt. 12,38-39 ; 16,1-4 ; Mc 8,10-13 ; Lc 11,16.29 ; 12,54-56) ne doivent pas être interprétés isolément les uns des autres car ils forment ensemble autant de composants d'un puzzle unique, et c'est pourquoi il faut les interpréter les uns à la lumière des autres car les informations qu'ils véhiculent sont complémentaires et toutes indispensables à la compréhension exacte et ultime de ces « signes des temps ». Ce thème avait une origine égyptienne, et c'est pourquoi nous devons ici apporter les éclaircissements suivants. De même que le soleil couchant couleur rouge sang précède la nuit où apparaissent les étoiles, laquelle nuit s'efface pour laisser place au soleil levant qui, parvenu à son zénith, redescend sur terre pour darder ses rayons, de même le meurtre sanglant du pharaon

Osiris lors du festin vespéral (modèle originel de la dernière cène du prince Jésus de Nazareth avant sa Passion sanglante) est censé révéler les principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales, laquelle révélation de l'Être pousse Horus le fils et successeur du pharaon défunt à venger le meurtre de son père en se relevant lui-même, c'est à dire en universalisant sa conscience par sa conformation personnelle aux principes ontologiques, cela précisément pour mener la guerre sainte en vue d'opposer un frein à la propagation du mal²².

Soleil et lune

Jos. 10,12-14 expose : « Alors Josué parla à YHWH... Soleil sur la colline arrête-toi, et toi lune sur la vallée de la force ! Le soleil s'arrêta et la lune se tint immobile jusqu'à ce que la nation se fût vengée de ses ennemis. Cela n'est-il pas écrit sur le livre du juste ? Le soleil se tint immobile au milieu du ciel et retarda son coucher près d'un jour entier. Et il n'y eut pas de jour comme celui-là, ni avant ni après, où YHWH obéit à la voix d'un homme ». Comment interpréter ce récit ? La figure du soleil s'arrêtant sur la colline reprend la symbolique égyptienne que nous avons expliquée plus haut à l'article « Quatre » : dans la Bible comme dans l'Égypte antique, le soleil parcourant les quatre points cardinaux (parcours rendu le plus visible dans le cycle annuel du soleil pendant le jour du solstice d'hiver) symbolisait en premier lieu les quatre modalités typiques de l'Esprit de vie qui poussent l'être humain à leur obéir en pratiquant les quatre vertus cardinales²³, vertus cardinales dont le non-désir et dont le non-agir avaient été ritualisés dans l'Égypte antique par le fait de s'asseoir sur un trône, et dans le judaïsme par le repos du shabbat. L'arrêt du soleil en Jos. 10,12-14 reprenait cette même symbolique. Quant au fait que le soleil s'était arrêté « sur la colline », c'était là une figure d'élévation symbolisant l'accès de la conscience aux principes ontologiques symbolisés par les deux Ourses boréales. Noter à ce propos que dans le cycle annuel du soleil, c'est très précisément le jour du solstice d'été que le soleil atteint son zénith (comme s'il se trouvait au sommet de la colline du ciel) tout en semblant s'y immobiliser. Mais comment interpréter l'immobilisation de la lune sur la vallée de la force ? Jos. 10,13 précise que pendant ce temps le peuple israélite se vengea de ses ennemis qui avaient attaqué un de ses alliés (Jos. 10,1-5). Dans ce contexte de menace de néantisation, la seule issue possible était de

recourir à la vertu salvifique de « l'Être » (YHWH). Or les anciens égyptiens avaient symbolisé les divers aspects de l'Être par les quatorze étoiles des deux Ourses boréales, mais aussi par les quatorze phases de la lune croissante. L'immobilisation de la lune désignait donc en Jos. 10,12-14 le jour de la pleine lune qui, ayant atteint sa plénitude après quatorze jours de croissance, symbolisait les quatorze aspects de l'Être, seul recours possible contre les risques d'anéantissement par les ennemis.

Théologiques

Les trois vertus théologiques mentionnées par Paul de Tarse en I Cor. 13,13 (*pistis, elpis, agapé* : « foi, espérance, charité ») exprimaient en termes grecs ce que les anciens égyptiens appelaient « Vie, santé, force »²⁴. En effet l'humain sauve sa vie en échappant aux péchés mortels par l'obéissance de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie (pratique des quatre vertus cardinales). L'humain injustement persécuté par les méchants conserve sa santé dans cette épreuve en plaçant tout son espoir dans la vérité, c'est à dire dans l'Être. Et enfin l'ensemble de l'humanité conserve sa force lorsqu'elle mène la guerre sainte contre les causes spirituelles des méfaits, objectif essentiel de la charité typifiée en Gen. 2,10-14 par les quatre fleuves du jardin de délices.

Tombeau vide

Au matin de la résurrection, le tombeau prêté par Joseph d'Arimathie pour l'enterrement du prince Jésus de Nazareth (Mt. 27,57-60) fut trouvé vide (Mt. 28,6 ; Mc 16,6 ; Lc 24,3,6 ; Jn 20,2). Cet élément était un emprunt à la culture de l'Égypte antique. Michel Baud rapporte au sujet des monuments funéraires royaux de la III^e dynastie : « Ces mastabas abritent... curieusement un caveau alors que le corps du roi est confié à celui de la pyramide... Alors qu'il est certain que le caveau de la pyramide était destiné à abriter la momie royale... sa copie du tombeau sud est apparue totalement vide »²⁵. Si les anciens égyptiens avaient décidé de construire d'une part un caveau sud destiné à demeurer vide, et d'autre part un caveau destiné sous la pyramide à abriter la momie du roi défunt, c'est parce qu'ils cherchaient à signifier par ces monuments deux idées distinctes : d'abord l'idée qu'en qualité de corps mort, le corps du roi défunt était désormais vidé de ses facultés psychiques (éteintes) et de son esprit (reposant désormais sur le successeur

vivant du roi défunt) ; et ensuite l'idée que le roi, n'étant pas un homme ordinaire mais le fils de Dieu (c'est à dire une incarnation de l'Être), n'est pas d'abord de nature charnelle mais bien plutôt d'abord de nature divine, qu'il constitue dans sa personne visible (intellectuelle et morale) une théophanie, c'est à dire une manifestation didactique de Dieu (idée reprise en Jn 14,9), et qu'en sa qualité d'épiphanie du divin, son corps même défunt peut continuer à servir de symbole du divin. Et c'est pourquoi la momie du roi défunt était utilisée à titre de symbole dans ce complexe symbolique qu'était la pyramide. Dans cette optique, le caveau sud du roi défunt devait rester vide pour signifier d'une part l'absence du roi défunt et d'autre part le caractère non charnel du roi dont la filiation divine fait de lui une incarnation intellectuelle et morale de l'Être ; incarnation royale de l'Être précisément signifiée par l'ensemble de la symbolique qui était plaquée sur la momie du roi défunt enterré dans ce complexe signifiant qu'était le complexe funéraire de l'ancien empire avec sa chaussée montante, son temple funéraire, sa pyramide et enfin son temple bas dit « de la vallée ». Notons que si le tombeau prêté par Joseph d'Arimathie fut trouvé vide à l'instar du caveau sud des anciens pharaons, c'est parce que conformément à une pratique qui eut cours à une époque chez les anciens égyptiens, le corps défunt de Jésus de Nazareth en avait été enlevé et transporté ailleurs en secret, comme le suggèrent Matthieu (Mt. 27,64 ; 28,12-15) et Marie de Magdala (Jn 20,2).

Transfiguration

Jésus de Nazareth, descendant direct du prince Abraham, n'était pas seulement un prince parmi d'autres ; en sa qualité de descendant direct du roi David et de fils unique de Joseph, il était le prince héritier légitime (mais non légal) du trône d'Israël. Lorsqu'il fut transfiguré probablement sur le mont Tabor ou sur le mont Hermon, il se trouvait en compagnie de trois de ses disciples (Simon-Pierre, Jacques le majeur et Jean) ; ses vêtements devinrent blancs comme la lumière ; et Simon-Pierre chercha à construire une tente pour Jésus de Nazareth (Mt. 17,1-9). Or cette transfiguration du prince héritier du trône d'Israël, Jésus de Nazareth, reprenait trait pour trait la cérémonie égyptienne de la fête Sed au cours de laquelle le roi fêtait le jubilé de son accès au trône et de son couronnement. Lors de cette fête jubilaire, le pharaon en habit blanc²⁶ montait les escaliers le conduisant sous un dais où il était réintrônisé deux fois en réfé-

rence au fait qu'il était investi dans sa fonction par les deux parties du pays, la Haute et la Basse Égypte²⁷. L'habit blanc du pharaon fêtant son jubilé royal servit de modèle à la blancheur des habits du prince Jésus de Nazareth ; l'ascension des escaliers par pharaon servit de modèle à la figure de la montagne de la transfiguration ; et le dais jubilaire du pharaon servit de modèle à la tente que Simon-Pierre chercha à bâtir pour le prince Jésus de Nazareth.

Trésor du ciel

La notion de « trésor du ciel » (Deut. 28,12) a été réutilisée par Jésus de Nazareth (Mt 19,21 ; Mc 10,21 ; Lc 18,22). Pour comprendre cette notion, il est nécessaire de se référer à l'antique culture égyptienne. C'est dans les *Textes des pyramides* que nous trouvons deux expressions attestant l'existence d'un lien entre les pierres précieuses et les étoiles du ciel : « malachite, turquoise of the stars » ; et aussi : « the turquoise of the stars »²⁸. Le lien symbolique établi par les anciens égyptiens entre les pierres précieuses et les étoiles est décisif. En effet les quatorze étoiles des deux Ourses boréales ayant symbolisé dans l'ancienne Égypte les divers aspects de l'Être que sont les quatorze kas²⁹, il est donc possible d'interpréter les quatorze pierres précieuses de l'éphod et du pectoral du grand-prêtre Aaron (Ex. 28,9.17-20) comme des références aux quatorze étoiles des deux Ourses symbolisant les quatorze composantes de « l'Être éternel » (YHVH). Symbolisme ontologique des pierres précieuses de l'éphod et du pectoral du grand-prêtre juif nécessairement applicable à plusieurs motifs néotestamentaires analogues comme la comparaison du royaume « des cieux » à un « trésor caché » (Mt. 13,44), ou encore la comparaison du royaume « des cieux » à une « perle de grand prix » (Mt. 13,45-46), ou bien encore les divers matériaux composant la Jérusalem descendant « du ciel » sur terre, ville sainte dont « l'éclat est semblable à une pierre très précieuse, comme à une pierre de jaspe cristallin » (Apo. 21,11), ville dont la muraille est en jaspe semblable à du verre pur, ville enfin dont les assises sont parées de douze pierres précieuses, et dont les douze portes sont douze perles (Apo. 21,18-21).

Trône

En Ex. 24,10 la vision de l'*elohim* se trouve décrite en ces termes : « Ils voient les vertus (*elohim*) d'Israël et sous ses pieds comme une facture en briques de saphir, comme l'os des cieux en pureté ». Or

cette description, qui mentionne des pieds reposant sur le marchepied d'un trône, et représente donc l'*elohîm* sous la forme d'un corps humain assis sur un trône, est un emprunt direct à la sculpture égyptienne qui représentait le dieu sous la forme de son incarnation humaine, assise sur un trône doté d'un marchepied (image reprise par Jésus de Nazareth en Mt. 5,34-35). Comment interpréter cette vision symbolique ? Nous savons que dans la Bible les « vertus » (*elohîm*) procèdent de « l'Être » (YHVH) et de « l'Esprit » (*rouah* ou *neshamah*). L'attribution de pieds à la Trinité est le signe que par « vertus » métaphysiques et spirituelles (*elohîm*) d'Israël l'auteur sacré entendait probablement parler ici de leur incarnation en le chef de clan qu'était Israël, c'est à dire le patriarche Jacob (Gen. 32,29). Ce patriarche Jacob est ici décrit comme un pharaon assis sur un trône doté d'un marchepied. Dans la symbolique égyptienne de l'antiquité, la forme cubique du trône symbolisait les quatre vertus cardinales par lesquelles l'humain obéit aux quatre modalités de l'Esprit de vie ; cependant que le marchepied du trône renvoyait à la notion d'élévation, c'est-à-dire d'universalisation de la conscience comprise au sens d'accès à l'intelligence de l'Être. De fait Ex. 24,10 contient deux éléments qui confirment la présente interprétation. D'abord la mention du saphir renvoie à l'analogie que les anciens égyptiens avaient relevée ou établie entre les pierres précieuses et les étoiles du ciel : or dans l'Égypte antique les étoiles des deux Ourses boréales symbolisaient les divers principes ontologiques. Et ensuite la mention de « l'os » du ciel renvoie comme ses analogon (Gen. 2,21 ; 7,13 ; 17,23.26 ; 32,32 ; 50,25 ; Ex. 12,17) à la figure égyptienne du pilier djed qui représentait la colonne vertébrale du pharaon Osiris, colonne vertébrale dont le relèvement signifiait l'élévation vers les deux Ourses boréales symbolisant l'Être.

NOTES

1. Montmorency, Ivoire-clair 2002.
2. Michel BAUD, *Djéser et la III^e dynastie*, Paris, Pygmalion 2002, p. 270.
3. Question discutée dans : COLLECTIF, *De Bible et d'Égypte*, revue *Mélanges de science religieuse*, Université catholique de Lille 2002, n° 2.
4. Marie-Ange BOHÈME et Annie FORGEAU, *Pharaon, les secrets du pouvoir*, Paris, Armand Colin 1988, p. 63.

5. *Le Livre des morts des anciens égyptiens* chap. 97, trad. Paul Barguet, Paris, Cerf 1967, rééd. 1998, p. 130.
6. *Ibid.*, chap. 168, p. 247.
7. C'est vraisemblablement le caractère angoissant de cette situation existentielle qui contribua à promouvoir aux XVI^e et XVII^e siècles une réflexion générale de nombre de théologiens et de philosophes sur le poids de la grâce, les luthériens (cf. LUTHER, *Le Serf-arbitre*), les calvinistes et Thomas Hobbes mais aussi les jansénistes étant sensibles au rôle déterminant de la prédestination et de la nécessité, tandis qu'Erasmus, les arminiens et les catholiques dont Malebranche (*Traité de la nature et de la grâce*) préféraient demeurer fidèles à la théorie du caractère persistant et inaliénable du libre-arbitre.
8. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*, op. cit., chap. 70, p. 109.
9. « Enseignement d'Ani » dans *Sagesses de l'Égypte pharaonique*, trad. Pascal Vernus, Paris, Imprimerie nationale 2001, p. 251.
10. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*, op. cit., chap. 18, p. 65.
11. *Ibid.*, chap. 17, p. 62.
12. *Ibid.*, chap. 125, p. 163.
13. *Ibid.*, chap. 110, p. 145.
14. *Ibid.*, chap. 65, p. 105.
15. Georges POSENER, art. « Pharaon » dans *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, Hazan 1988, p. 218.
16. Michel BAUD, op. cit., p. 82.
17. *Ibid.*, p. 242.
18. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*, op. cit., chap. 62, p. 95.
19. Manfred LURKER, *The Gods and symbols of ancient Egypt*, London, Thames & Hudson 1991, p. 47.
20. Michel BAUD, op. cit., p. 190.
21. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*, op. cit., chap. 68, p. 108.
22. *Ibid.*, chap. 18, p. 65.
23. *Ibid.*, chap. 15 p. 46, et chap. 17 p. 61.
24. *Ibid.*, chap. 99, p. 137.
25. Michel BAUD, op. cit., p. 165.
26. Georges GOYON, *Le Secret des bâtisseurs des grandes pyramides*. Khéops, Paris, Pygmalion 1990, rééd. 1997, p. 251.
27. Michel BAUD, op. cit., p. 110.
28. R.O. FAULKNER, *The Ancient Egyptian pyramid texts* n° 350 et 352, Oxford, Clarendon press 1969 and 1998, p. 112.
29. *Le Livre des morts des anciens égyptiens*, op. cit., chap. 15, p. 46.

Jean-Pierre BONNEROT

L'œuvre Alchimique et la Sainte Messe.

Extraits d'une communication aux journées Canseliet (5 décembre 1999) publié dans la revue « Arcadia », n° 12.

Le jeudi saint 1831, Cyliani réalisait seul la transmutation. Le jeudi de l'an 30, le Christ instituait la Cène.

Ce clin d'œil offert par Cyliani nous invite à réfléchir sur les données de la Révélation Chrétienne qui s'articulent sur trois axes : La Chute originelle, les conséquences de la Chute, la Gloire à venir.

I - BeReACHYT, pose le problème, dès le début de la Genèse, de la prescience d'une chute antérieure, en ce que notre création visible résulte d'une volonté que nous traduisons par le fait que la création est un acte de justice rendu selon une condition de réciprocité (1). Cet acte de justice basé sur une condition mystérieuse est attaché à un état auquel est parvenu ce qui était avant notre création et qu'il ne nous appartient pas de comprendre. En revanche, il n'est pas sans importance de noter que la Création exposée par les secondes tables de la Loi s'inscrit dans un scénario en lequel existent les cieux, la terre informe et vide, les ténèbres couvrant l'abîme, le Souffle de Dieu planant sur les eaux et que les jours 1, 2, 3, sont des actes de séparation des éléments antérieurs présents. En ce qui touche le sort des eaux du 2^e jour figurant au-dessus de l'étendue des cieux, il n'en sera plus question dans le récit évoqué, tout portant ensuite sur le reste de cette Création qui sera amenée à connaître la chute dite originelle. André Savoret ne manqua pas de s'interroger quant à certains de ces points en sa belle étude sur Le quatrième jour de la genèse (2).

L'homme étant créé avec la même âme que celle des quadrupèdes : NePheSH-ChaYah (3), il lui convient d'acquérir son âme par sa patience, son endurance (Luc XXI, 19), en ce que l'image doit tendre à la ressemblance de Dieu, ce qui pourra se faire dès lors qu'il reprendra sa mission de cultiver et garder le jardin d'Eden, c'est-à-dire en empêchant l'expansion de la chute pré-originelle et en participant à l'expansion du lieu où ne résida pas cette chute.

La gloire à venir est issue de la Réparation qu'il incombe à l'homme d'accomplir, maintenant que l'Incarnation lui donne les moyens de retrouver pour lui - mais non pour la Nature qui fut entraînée dans la Chute - une conditions originelle le replaçant dans la capacité à obéir aux devoirs qui lui incombaient : participer à l'effacement de la chute initiale et à l'expansion de la Création.

Si le salut de l'homme est acquis (4), il lui revient d'agir pour le monde (Jean XVII, 9). Pour les Pères Byzantins, la Nature n'est pas autonome et participe à Dieu qui est le Centre de Tout, et Basile ne manquera pas, évoquant analogiquement la germination de la terre, de rappeler que « l'ordre de la nature trouvant son principe dans ce premier commandement [Genèse I, 11], parcourt toute la suite des temps, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'achèvement de l'ensemble » (5). Cet achèvement de l'ensemble [de la Création], pose un problème qui ne relève pas du domaine du « Naturel » (6), mais de la Grâce. Alors que l'homme devait contrôler la Nature (Genèse II, 15), par la Chute, il se trouve contrôlé par elle : la nature devient le domaine et l'instrument de Satan (Matthieu IV, 8-11). Pour les Pères, il est un Mystère, comment parvenir à cette Rédemption de la Création sinon déjà par des particuliers comme les bénédictions et exorcismes, tel le sacrement du Baptême ou l'exorcisme du Cosmos, par la grande bénédiction des eaux.

II - l'institution de l'Eucharistie permet, selon la Foi des Pères, la participation réelle au Corps glorifié du Christ, autorisant l'homme à participer à l'incorruptibilité. Pour les théologiens byzantins, l'Eucharistie c'est le Corps humain du Christ transfiguré, en hypostase dans le Logos, et pénétré d'énergies divines.

« Ayant pénétré, moi, Philalèthe, philosophe anonyme, les arcanes de la médecine, de la chimie et de la physique, j'ai décidé de rédiger ce petit traité, l'an 1645 de la Rédemption du monde et le trente troisième de mon âge. » (7).

Cyliani n'hésite pas à associer le jeudi saint à l'œuvre, lorsque Philalèthe rappelle que nous sommes dans les temps de la Rédemption, l'œuvre alchimique ne relevant ni de l'ordre strictement et uniquement du Spirituel, ni de l'ordre strictement et uniquement du matériel, elle relève de la Grâce qui est de l'ordre du Mystère. Si l'Eucharistie constitue une anticipation de la Rédemption acquise

comme manifestation de la réunion du ciel et de la terre, but eschatologique de la Création entière, Canseliet ne manquera pas de rappeler que « la miraculeuse transsubstantiation [qui] est l'image la plus exacte de la transmutation alchimique ». (8).

Messe	Explication	Analogie
1- <i>Avant Messe</i> : Ensemble de prières : - rattachement : Anges -recueillement Évangile	Tension vers Dieu incorporant le Cosmos Parole du Christ	Préparation de la Conscience
2 - <i>Offertoire</i> : Orientation des intentions	Expression de la Conscience	Orientation de la Conscience
3 - <i>Rites de la Consécration</i> -Épiclesse	transcendance du temps	Esprit Universel ou Feu, qui agit sur la matière et la libère
- Institution	Actualisation	La Pierre
4- <i>Communion</i>	Réception de la Grâce, du Don de Dieu	Rédemption de ce qui a pu chuter
5- <i>Action de Grâce</i> : - rappel des intentions - rappel et renvoi des éléments du rattachement -bénédiction et renvoi des fidèles	Réorientation Renvoi des partici- pants	Offrande de la Pierre devenir...

III - L'action de grâce ou offrande de la Pierre déterminera ce que sera celui qui a la Pierre, ceci est d'une extrême importance. Cyliani n'hésite pas à commencer sa préface par ce témoignage : « Le ciel m'ayant permis de réussir à faire la pierre philosophale » (9), lorsque Philalèthe déclare : « Que la sainte Volonté de Dieu fasse ce qu'il lui plaira, je me reconnais indigne d'opérer de telles merveilles ; j'adore cependant en elles la sainte Volonté de Dieu, à qui toutes les créatures doivent être soumises, puisque c'est en fonction de lui seulement qu'il les créa et les maintient créées. » (10). De la même façon que pour le célébrant ce dernier peut, dans sa vie spirituelle, accomplir des choix ou s'en remettre à la Volonté divine, l'alchimiste devra accomplir des choix ou s'en remettre à cette Volonté (Jean XVII, 18) : nous entrons dans le cadre des différentes vocations, l'important sera d'avoir été fidèle. Vers quel dessein s'oriente celui qui a la Pierre ? S'agit-il d'agir dans le monde en pratiquant la Médecine par exemple, ou de se fondre en Dieu en acquérant l'incorruptibilité ? Convient-il de penser la Pierre comme un particulier qui donnerait outre l'or, une médecine universelle en faveur de la rédemption immédiate d'une matière ? La Pierre relève-t-elle de l'universel, et ne convient-il pas après l'avoir dédicacée, de participer à la transfiguration du Cosmos en coopération avec Le Créateur ? Ce serait aider à retrouver la condition d'avant la Chute et l'état actuel de notre condition sans la chute : nous entrons dans le salut universel qui s'oppose au salut personnel, attaché à la sphère des particuliers. Alors, qu'importe la Voie, qu'elle soit Alchimique, qu'elle soit liée aux Sacrements et à la Prière, différente encore mais jointe à Dieu, Origène en son Explication du Notre Père nous déclare : « si Sa Volonté est faite sur la terre comme elle l'est au ciel, tous nous serons ciel » (11).

(Voir notes au verso)

NOTES :

- (1) J.-P. BONNEROT : Le Prologue de Saint Jean dans la tradition chrétienne et l'exégèse scripturaire, Cahiers d'Études Cathares 1984, N° 102.
- (2) A. SAVORET Le quatrième jour de la Genèse offert sur le site Internet de Roland SOYEZ orlando3@club-internet.fr, la référence du texte originel n'est pas donnée.
- (3) J.-P. BONNEROT : Approche d'une vision chrétienne de la Chevalerie, Cahiers d'Études Cathares 1985, N° 107.
- (4) J-P BONNEROT : La Prière Sacerdotale, Cahiers d'Études Cathares 1986, N° 111 & 112.
- (5) BASILE : Homélie sur l'Hexaéméron, 5°, 116D ; SC, Cerf Éd.
- (6) L'homme ne peut par ses propres moyens se sauver. Cf. J-P BONNEROT : Judas ou les conditions de la rédemption, Cahiers d'Études Cathares 1984, N° 104, notamment.
- (7) Eyréné Philalèthe : L'entrée ouverte au palais fermé du roi, Préface I, nombreuses éd.
- (8) E. CANSELIET : Alchimie., l'œuvre alchimique de la Sainte Messe, Pauvert Éd, 1978.
- (9) On lira s'il est possible l'éd. de B. HUSSON : Deux traités alchimiques du XIX° siècle, Omnium littéraire Éd, 1964, à défaut, rééd. Chacornac- Éditions Traditionnelles.
- (10) Eyréné Philalèthe : op. cit. Préface III.
- (11) Origène : Explication du Notre Père § 26, nombreuses éd.



Comme chaque année à la même date, les fidèles de Papus et de Philippe Encausse se sont retrouvés le 26 octobre devant la tombe toujours fleurie de ces deux guides qui sont si chers à nos cœurs. C'est à Robert Francken qu'il appartient cette année de leur rendre l'hommage que nous avons le plaisir de reproduire ci-dessous.

Voilà peu, nombre d'entre nous étaient réunis pour commémorer le bicentenaire de la désincarnation de Louis-Claude de Saint-Martin, cet anniversaire avait lieu le 14 octobre. Et aujourd'hui nous commémorons la désincarnation de celui qui fut le fondateur de l'Ordre Martiniste, celui qui par son travail nous a conduits sur les traces de Saint-Martin.

Faut-il parler longtemps de Papus ; nous tous, ici présents le connaissons bien. Nous l'avons découvert au travers de ses nombreux ouvrages, au travers de la remarquable biographie établie par Philippe Encausse, son fils, lui aussi présent dans nos cœurs.

Mais je voudrais citer Jules Blois et Marc Haven.

Jules Blois en ces quelques mots résume l'œuvre de Papus : « Il fut un propagateur actif, ardent du spiritualisme ».

Marc Haven nous dit : « *Papus venait chez nous, à Lyon, et il y venait y puiser la Vie et la Lumière, lui dont l'esprit était si ouvert, si vif à comprendre et dont le cœur était comme de l'or pur.* »

Il existe bien sûr une vision plus pittoresque, celle d'Anatole France, citons-en quelques lignes :

« *C'est un Mage. Il se nomme Papus. Sur la foi de son nom et de ses travaux je l'imaginai vieux et chenu, coiffé du serre-tête de velours noir du Dr Faust, et les années pendant comme une barbe à ses tempes veinées..... C'était là une bien fautive image. Je l'ai vu : il est très jeune, l'œil vif, le teint frais, la joue ronde, la barbe fine. Il a plutôt l'air d'un carabin que d'un Mage.* »

Mais ce sont les descriptions de Jules Blois et Marc Haven qui restent gravées en nos cœurs.

Maître Philippe, son guide spirituel, disait : « *Pour construire une maison, il faut commencer par la base, car si on commence par le haut, tout s'écroule. Il faudrait avoir des matériaux, et ces matériaux sont d'aimer son prochain comme soi-même.* »

Voilà ce que fit Papus : il nous a construit une base, à nous de continuer l'édifice. Par ses écrits, ses réalisations, il nous a conduits, guidés sur le chemin qui a du cœur, il nous a appris à nous connaître nous-mêmes et à découvrir le divin en nous. Il nous a fait découvrir et suivre les traces de Maîtres Passés tels que Louis-Claude de Saint-Martin, Martinès, Jacob Boehme, Maître Philippe, et bien d'autres.... Il nous a permis au travers de l'étude comparative des religions de trouver le fil conducteur, le lien qui les unit toutes, qui n'est autre que le chemin du cœur par lequel nous retrouvons notre nature divine. Ce chemin ou chaque jour nous pouvons nous émerveiller.

Je voudrais vous réciter un cantique que vous connaissez certainement tous. Il fut écrit par un disciple de François d'Assise, il s'agit de « Foyer d'Amour ». Ce cantique résume l'essentiel de ce que nous devons accomplir, il est un chemin de vie, chaque phrase est un travail à accomplir, chaque phrase nous oblige à apprendre à nous connaître et à accepter de changer, mais aussi il nous montre combien est rude le chemin vers le Père.

Papus et Maître Philippe à leur manière suivaient ce chemin, car il n'en existe pas d'autre, c'est celui du cœur, mais pour pouvoir ouvrir son cœur, il faut aussi pouvoir s'accepter et se corriger.

Écoutez, imprégnez-vous :

« Seigneur, faites de moi un instrument de votre paix.

Là où se trouve la haine, que je mette l'amour.

Là où se trouve l'offense, que j'apporte le pardon.

Là où se trouve la discorde, que je mette l'union.

Là où se trouve le doute, que je mette la foi.

Là où se trouve l'erreur, que je mette la vérité.

Là où se trouve le désespoir, que je mette l'espérance.

Là où se trouve les ténèbres, que j'apporte votre lumière.

Là où se trouve la tristesse, que je mette la joie.

O Maître, faites que je ne cherche pas tant à être consolé qu'à consoler,
à être compris qu'à comprendre,
à être aimé qu'à aimer,
car c'est en donnant qu'on reçoit,
c'est par l'oubli de soi qu'on se trouve,

c'est en pardonnant qu'on est pardonné,
c'est en mourant qu'on ressuscite à l'éternelle vie.
Amen !

Ce cantique est un credo de vie, et :

si, demain, nous nous relions au Père pour lui demander de nous accorder ses bienfaits,
si demain, nous nous relions au Père pour lui demander de pouvoir réaliser ce chemin de vie,
si demain, nous restons vigilants et nous nous efforçons d'appliquer ce chemin de vie,
nous deviendrons ce chemin de vie et la rose de lumière ne pourra que fleurir en nos cœurs.

Peut-être puis-je ajouter à ceci quelques pensées de Louis Catiaux, extraites de son ouvrage « *Le Message retrouvé* » :

« Dieu ne nous demande pas de plaire, il nous demande d'être simples et vrais »

« L'intelligence sans l'amour est comme un engrenage sans huile qui, malgré sa perfection, finit par grincer insupportablement »

« Faites à autrui ce que vous désirez qu'on vous fasse, et la rosée du soleil fera reflurir toute la terre des hommes »

« La plus petite expérience de Dieu vaut mieux que toutes les théologies du monde »

Je voudrais rendre hommage à Papus et à son fils Philippe, pour leur dévouement et leur travail ; ils ont balisé le chemin. Ils nous ont fait découvrir et pratiquer la voie cardiaque, cette voie royale que Louis Claude de Saint-Martin nous décrit par ces mots :

« *La seule initiation que je prêche et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme est celle où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire entrer le cœur de Dieu en nous. Il n'y a pas d'autre mystère pour arriver à cette sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être et de ne pas lâcher prise que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine.* »

Et nous pouvons à notre manière les remercier, en suivant leurs traces, en oeuvrant comme ils l'ont fait. Et que fleurisse la rose en vos cœurs.

Fabre des Essarts

À SAINT-YVES D'ALVEYDRE

*En hommage à Saint-Yves d'Alveydre,
Fabre des Essarts écrit ces quelques poèmes.
Ceux-ci furent publiés dans le numéro 1 de 1957
de la revue et, en raison de leur très grande beauté,
nous avons pensé souhaitable de les republier à présent.*

- I -

Comme l'Arabe errant dans le grand sable aride,
J'allais sous le ciel morne et dans le vent torride,
Sentant sous mes pieds nus les vieux dogmes craquer.

Et mon cœur était plein d'angoisse et d'horreur. Sombre,
Je ne voyais partout que l'ombre, et l'ombre et l'ombre,
Sans qu'un Dieu sauveur fût, que j'osasse évoquer.

Dans mon affreux désert, rien, pas même un mirage,
Comme des os au bout d'un gibet, avec rage,
Mes pensers éperdus semblaient s'entrechoquer.

Et je voyais passer l'humaine caravane,
Arpentant comme moi l'effroyable savane,
Comme moi, désolée et seule comme moi.

Et rien ne me disait : « Ces passants sont tes frères ! ».
Et tant de nuits couvraient ces plages funéraires,
Tant d'amère douleur et d'indicible émoi.

Que si la mort m'avait effleuré de son aile,
J'aurais pu contempler la faucheuse éternelle,
Sans voir croître mon trouble ou grandir mon effroi ;

Même je l'appelais dans ma vague prière,
Las, saignant, épuisé de sa longue carrière,
Altéré de repos, de néant et d'oubli.

« Vers qui pleurer merci, puisque le ciel est vide ? »,
Soupirais-je. – et toujours, toujours l'ombre livide,
Hurlant autour de moi son lugubre hallali.

Et déjà je touchais du pied la froide pierre,
Quand tout à coup devant ma plaintive paupière,
Le lever du divin soleil s'est accompli.

- II -

Hosannah par-dessus les cimes !
Hosannah jusques aux sept cieus !
Hosannah jusques aux noirs abymes !
L'ombre épaisse a quitté mes yeux !

Ô Voyant, ô Prêtre, ô Prophète,
Ô toi, mon seul maître aujourd'hui,
Mon âme et mon cœur sont en fête,
Depuis que ton astre m'a lui.

Depuis que j'ai lu dans ton livre,
Depuis qu'à ta source j'ai bu,
Je sens le souffle qui délivre
M'emporter. Pauvre aiglon fourbu.

Je sens me renaître des ailes,
Et déjà un vol ferme et sûr,
Le regard nimbé d'étincelles,
Je vais m'enlever dans l'azur !

J'ai fait peau neuve. Dans mon être
Le vieil homme est mort à jamais ;
La foi m'éclaire et me pénètre ;
Je sais la route des sommets.

Hier, j'étais le lourd annélide
Perdu dans un pli du sillon ;
Je me sens déjà chrysalide,
Demain, je serai papillon.
Non, tout n'est pas leurre et mensonge,

Non, tout n'est pas reflet trompeur ;
L'homme est plus que l'ombre d'un songe,
Et l'âme est plus qu'une vapeur.

Tu le dis, toi qui sais les Normes
Et les Nombres du grand Kosmos,
Et dans tes élans multiformes
Sens palpiter Delphe et Pathmos ;

Tu le dis, toi qui sais les règles
De l'incognoscible, et qui vas
De la montagne où sont les Aigles
Au barathre où sont les Dévahs ;

Toi qui vis les noirs thérapeutes,
Penchés sur le tombeau dormant,
Dompter du geste les émeutes
De la bacille et du ferment ;

Toi qui du cycle des Kalifes
Connais la langue et les secrets,
Toi qui lis les saints hiéroglyphes
Et comprends les runes sacrés ;

Toi qui fouillas les hypogées
Et gravis, rêve audacieux,
Les pyramides étagées,
Cet antique escalier des cieux ;

Commentateur du sombre mythe
Des Astoroths et des Baals,
Toi qui t'assis, pieux ermite,
Parmi les Princes des Kahals.

Toi qui scrutas toutes les ondes,
Toi dont l'œil a plongé partout,
Toi qui partout jeta tes sondes,
Toi qui sais tout, toi, qui sais tout.

Tu le dis, ton cœur le proclame,
Que tout a sa divine loi ;

Qu'il est un Dieu, qu'il est une âme,
Tu le dis, c'est assez pour moi !

C'est assez pour que je renaisse
À l'espérance et qu'en tout lieu
Je chante ce chant d'allégresse :
« Il est une âme ! il est un Dieu ! ».

- III -

Mais c'est peu de m'avoir apporté la lumière
À moi, chétif penseur, dont la pauvre chaumière
Frissonne à tous les vents.
Maître, il faut te lever, parcourir les Sodomes,
Les Sidons et les Tyrs, te faire pêcheur d'hommes
Et parler aux savants.

Il faut te faire entendre au sein des synagogues,
Dussent hurler en chœur contre toi tous les dogmes
Du chenil clérical ;
Il faut que ta voix tonne et traverse l'espace
Et qu'on connaisse enfin ta hauteur qui dépasse
Rabelais et Pascal.

C'est peu d'être titan, sois apôtre. Publie
La Vérité. Répands sur ce siècle en folie
Ta puissante raison ;
Que par toi le Mensonge et l'Erreur et la Honte
Soient comme ces brouillards qu'on voit quand l'aube monte
Se fondre à l'horizon !

Il est passé le temps du vieil ésotérisme ;
Nous voulons tout le vrai ; nous voulons voir le prisme
Luire dans tout son séjour ;
Parle. Révèle-nous dans sa sublime Essence
Cet immense incréé dont le signe est Puissance,
Dont le nom est Amour.
Déchire et jette au loin le voile séculaire
Qui dissimule encore au regard populaire
L'auguste Dêité ;

Qu'à la foule de joie et d'ardeur frémissante
Isis éclate et brille, en son éblouissante
Et chaste nudité !

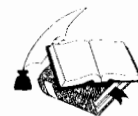
De la création explique-nous la trame ;
Parle. Fais flamboyer sur nous l'idéogramme
Radioux d'lévé,
Ce grand secret perdu dans la brume des âges,
Que depuis six mille ans cherchent en vain les sages,
Que toi seul a trouvé.

Sur la France sauvée et l'Europe affranchie,
Fais de nos lois de fer surgir la Synarchie,
Comme le fils d'Amram
Fit jaillir du rocher désert la source vive ;
Et que l'homme soit bon et qu'à jamais revive
Le règne du vieux Ram !

Oh ! lève-toi – Pitié sur ce peuple au calvaire,
Pitié sur ce vaincu qui saigne et désespère,
Jouet de l'insulteur,
Sur ce Christ que le sort brise, foule et malaxe,
Et dont la croix pour arbre a la ligne de l'Axe
Et pour bras l'Équateur !

Répands-toi ! prêche ! instruis ! éclaire ! évangélise !
Que le despote impur dans ton œil d'aigle lise
Sa condamnation ;
Qu'à ta voix le salut de l'avenir commence,
Et que ta République étincelle, aube immense,
De Paris à Sion !

Fais ton œuvre. Et la paix régnera sur nos grèves,
Et les humains auront des bonheurs et des rêves
Qu'ils n'avaient jamais eus ;
Et l'on verra l'enfer du passé disparaître,
Et sortir des débris de l'église du prêtre
L'Église de Jésus.



LES LIVRES



Antoine Faivre a lu pour vous...

Nicole Jacques-Lefèvre, *Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu (1743-1803) : Un Illuministe au siècle des Lumières*, Paris : Dervy/Albin Michel (Bibliothèque de l'Hermétisme), 2003, 296 p. ISBN: 2-84454-226-3. 19 Euros.

A partir des années 1960, les travaux et publications consacrés à Saint-Martin se sont multipliés. Travaux inédits, sous forme de mémoires et de thèses universitaires, assez nombreux pour qu'il soit maintenant devenu opportun d'en établir la liste. Et publications d'articles, principalement. Mais bien peu d'ouvrages. De fait, aucun n'a vu le jour entre celui d'Arthur Edward Waite (*The Life of Louis-Claude de Saint-Martin The Unknown Philosopher and the Substance of his Transcendental doctrine*, Londres: Ph. Wellby, 1901), suivi de près par celui de Papus (*L'Illuminisme en France, 1771-1803. Louis-Claude de Saint-Martin [...]*, Paris : Chacornac, 1902), et 1968, date de la toujours utile étude d'ensemble du théosophe par Mieczysława Sekrecka (*Louis-Claude de Saint-Martin le Philosophe Inconnu*, Varsovie: Acta Universitatis Wratislaviensis [Romanica Wratislaviensia II]). Puis, entre 1968 et 2003, on ne vit paraître que le petit livre, bon au demeurant, de Gerhard Wehr (*Saint-Martin, der « Unbekannte Philosoph*), Berlin : Clemens Zerling, 1995). Notons aussi que les quelque soixante premières années du XX^e siècle sont fort pauvres en matière d'articles également, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où Robert Amadou entreprit de reprendre le flambeau des études saint-martiniennes sérieuses, suivi qu'il fut en cela par de nombreux autres chercheurs. On se réjouira d'autant plus de la parution de l'ouvrage de Nicole Jacques-Lefèvre, Professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, spécialiste de la littérature du XVIII^e siècle et des rapports entre la littérature et les discours du savoir et de la croyance. Elle est notamment, avec Robert Amadou, l'un des deux meilleurs spécialistes mondiaux pour ce qui concerne ces dites études saint-martiniennes. Deux avertissements s'imposent ici. D'une part, il s'agit d'un travail à caractère histo-

rico-critique, donc distancié par rapport à son objet (l'A. n'écrit pas en théosophe). D'autre part, c'est un recueil d'articles (précédé d'un avant-propos à caractère général). Toutefois, ce second aspect ne signifie pas que nous ayons affaire à une mosaïque d'études artificiellement juxtaposées. Elles ont paru séparément, de 1971 à 2002, mais considérées dans leur ensemble elles n'en constituent pas moins une réelle unité. Chacune d'elles, d'une part, est consacrée à un aspect particulier de l'œuvre saint-martinienne, et d'autre part, a été revue par l'A., harmonisée avec les autres, si bien que ce recueil constitue véritablement un tout homogène. Aussi bien les redondances, rares au demeurant, se présentent-elles surtout comme des complémentarités. De fait, nous avons affaire à un véritable livre, organisé en chapitres.

Cette somme de connaissances puisées aux meilleures sources, de réflexions stimulantes et pertinentes, repose à la fois sur une longue fréquentation du Philosophe Inconnu considéré sous tous ses aspects, une vaste érudition en matière tant d'histoire des idées que de littérature secondaire consacrée à Saint-Martin, enfin un effort jamais relâché de le placer dans son contexte historique et philosophique. Une cinquantaine de pages à caractère introductif présentent l'itinéraire intellectuel de notre personnage, son héritage théosophique (de Martinès de Pasqually à Jacob Böhme), son rapport à l'esprit des Lumières. Ensuite, une « Première partie » traite des fondements théoriques et dynamiques de sa pensée, à savoir la place que tiennent dans celle-ci les dramaturgies divines et humaines, la Nature, l'arithmologie. Une « Deuxième partie » nous introduit dans son anthropologie proprement dite, à savoir ses rapports avec l'Histoire, la Révolution, le langage (ses théories sur la « parole » et la poétique, notamment).

Un index des noms propres et une bibliographie complètent utilement l'ouvrage ; jusqu'ici il n'existait pas de bibliographie aussi complète. Elle porte sur les écrits de Saint-Martin, et sur la littérature secondaire consacrée à celui-ci. Certes, Robert Amadou en avait déjà établi une, pour ce qui concerne les écrits du Philosophe Inconnu lui-même, mais elle est restée difficilement accessible ; aussi celle que l'A. présente ici apparaît-elle fort utile. Surtout, la partie consacrée à la littérature secondaire fait presque figure d'événement ; à notre connaissance, il n'en existait pas jusqu'alors d'aussi complète. L'A. l'intitule « Ouvrages et articles consacrés à Saint-Martin ». Ceux-ci font l'objet de plusieurs rubriques. À savoir, ouvrages collectifs, d'abord, qui s'échelonnent de 1946 à 1984. Études séparées, ensuite, et l'on voit

(cf. aussi *supra*) que si celles publiées avant 1900 sont relativement abondantes, en revanche il n'y a presque rien entre 1900 et 1950 (mise en évidence qui évidemment présente un grand intérêt), et qu'ensuite, jusqu'à maintenant, elles ont été nombreuses, parues pour la plupart sous formes d'articles. On pourra regretter l'absence, dans cette bibliographie, des Mémoires, thèses, etc., universitaires encore inédits.

On regrette surtout la brièveté de l'Avant-propos dû à l'A. Certes, la cinquantaine de pages introductives (cf. *supra*) constitue par elle-même une sorte de synthèse, mais un Avant-propos plus étoffé eût été le bienvenu. Il n'en demeure pas moins que nous avons affaire ici au meilleur ouvrage jamais consacré à Saint-Martin, et que ni les dix-huitiémistes, ni les historiens de la philosophie, non plus que les historiens des courants ésotériques occidentaux modernes (et *a fortiori* les théosophes, martinistes, etc., eux-mêmes) ne seront excusables d'ignorer.

Signalons enfin que le livre est agréablement orné, en première page de couverture, d'un portrait (mis en couleurs) de Saint-Martin, flanqué de sa signature autographe tirée d'une de ses lettres à Frédéric-Rodolphe Saltzmann.

Yves-Fred Boisset a lu pour vous...

Arthur Brunier-Coulin est un auteur qui sait faire dialoguer de manière constructive son intelligence et son cœur, son savoir et sa connaissance. En publiant « **Dieu, la science, l'homme et l'histoire** »¹, cet ancien élève de l'École Nationale des P.T.T. et de l'E.N.A. nous fait la démonstration qu'il existe bel et bien un lien spirituel entre ces domaines qui peuvent apparaître bien étrangers les uns aux autres. Dans la présentation qu'il a faite de cet ouvrage, l'auteur nous indique qu'il « *est œcuménique en ce sens qu'il intéresse toutes les religions monothéistes sans pour autant renier les progrès de la science en faveur de l'homme* ». Pour lui, l'univers a un corps mais a aussi une âme. Des très nombreuses pistes qu'il suggère à notre réflexion, Arthur Brunier-Coulin nous déclare tout net que « *penser métaphysique, c'est aussi mieux gérer notre vie terrestre* » et se demande (et nous demande) si « *la mort qui garde son mystère est vraiment un terme* », car, ajoute-t-il en une belle phrase : « *l'extinction des flammes n'anéantit pas le feu* ». Il n'oublie pas qu'il a été lui-même nourri dans

¹ *Dieu, la science, l'homme et l'histoire*, éd. Muller, Issy-les-Moulineaux 2003, 200 pages, 22 €.

le cadre de la laïcité, ce qui le conduit à émettre quelques règles de vie sociale et, sur ce thème d'actualité (brûlante), il écrit ces mots pleins de sagesse et de tolérance : « *L'adoption du principe de laïcité par les états souverains moderne constitue indéniablement un grand progrès au regard de la paix sociale et du respect des libertés. Il comporte également ses faiblesses, d'une part quand la laïcité perd son état de stricte neutralité et devient militante, ce qui n'est pas rare, mais, également lorsque, cette clause étant respectée, ceux des citoyens qui n'éprouvent pas de sentiment religieux à titre privé ne reçoivent aucune culture à propos du fait religieux pratiquement répandu dans toutes les sociétés* ». Plus loin, poursuivant sa quête d'une vérité juste qui ne rejeterait aucun des aspects de la pensée humaine, il ajoute que « *la foi ne relève pas seulement de l'intellect, mais aussi d'une sensibilité, le cœur. Elle n'est pas le produit d'une technocratie. On ne peut la nier sans renier l'homme* ». Vous avouerais-je que je suis sorti de ce livre comme l'on sort d'un moment de paix profonde, tant l'écriture est belle et le propos direct et dépouillé de tous ces artifices inutiles dont tant d'auteurs usent et abusent à satiété ? Je vous souhaite le même bonheur si vous avez cet ouvrage entre les mains.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le dernier ouvrage de notre ami et collaborateur **Serge Le Guyader « Dialogues avec les morts (Enquête sur l'Au-Delà) »**². En dehors de ses notes de lecture, Serge nous avait plutôt habitués à des textes orientés *fin des Temps* et *Apocalypse*³ quand ce n'était pas sur le symbolisme⁴. Avec son livre sur l'au-delà, Serge change, semble-t-il, de genre et explore un domaine qui nous concerne tous à plus ou moins brève échéance : la mort et ses mystères dont Camille Flammarion avait déjà traité au 19^e siècle dans un ouvrage resté célèbre. En fait, le titre du livre est quelque peu trompeur, car il ne s'agit pas à proprement parler de dialogues avec les morts, mais d'une enquête sur l'au-delà ! Mais volonté de l'éditeur oblige... le titre initial peut varier. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous désireux d'apprendre ce qu'il advient après notre trépas, et comment on peut espérer un jour pénétrer les mystères de l'invisible. Ces dialogues avec l'au-delà contribuent à clarifier la recherche dans ce domaine en remettant les choses à leur juste place !

² Éditions Trajectoire, 44, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris ou Sleguyader@aol.com ou alpage.com ou chapitre.com. – octobre 2003, 190 pages, 19,95 €.

³ L'Initiation n°4 de 2000 (Tribune Libre)

⁴ L'Initiation n°4 de 1999 et n°4 de 2001

En effet, notre ami produit un travail qui par son ampleur et son désir de ne rien occulter nous invite à ouvrir toutes les portes. Basant son enquête sur les acquis de la science depuis un siècle, Serge, avec son goût si prononcé pour le fantastique, parcourt en six chapitres, tous les chemins de l'invisible et remet à plat toutes questions traitant du paranormal : visions de l'au-delà, prémonitions, perceptions extrasensorielles, apparitions, fantômes et spectres, expériences proches de la mort (NDE), sorties en astral (OBE), mémoire biologique et immortalité de la matière, survie de l'âme, réincarnation, résurrection, communication avec les morts, transcommunication, etc. À travers des citations de notre revue, il aborde même ici un chapitre encore tabou, celui de l'incinération. Comme il le dit lui-même dans ses avant propos, ce livre n'est qu'une introduction, un guide, à une exploration sérieuse de l'au-delà et notamment du royaume des morts, offrant ainsi un panorama plus qu'une étude approfondie. Mais Serge Le Guyader, qui connaît bien son sujet, illustre ses réflexions et ses propos tour à tour avec des exemples personnels ou des expériences vécues par d'autres personnes ou encore rapportées par des spécialistes du paranormal dignes de foi. L'ouvrage est facile à lire. Il ne faut pas s'attendre à trouver ici un livre de philosophie sur la mort ou la survie dans l'ailleurs. Mais la matière et les horizons abordés dans l'ouvrage sont parfois déroutants et ne laissent pas sans réactions. L'idée principale de l'auteur reste que la réconciliation entre le religieux et le scientifique est possible et que le futur démontrera cette affirmation dans la mesure où le destin laissera à l'homme le temps de cette réconciliation. Les martinistes apprécieront sans nul doute. Un intéressant glossaire (malheureusement incomplet) vient utilement enrichir le livre, mais on peut néanmoins regretter l'absence, dans la présente édition, de quelques illustrations ainsi que de l'index initialement prévu par l'auteur. La préface est de notre ami Philippe Marlin, président et fondateur de l'Association « L'œil du Sphinx » dont la revue s'est parfois fait l'écho.

Le succès remporté par l'œuvre de Tolkien *Le Seigneur des Anneaux* est encore dans toutes les mémoires. **Patricia Chirot** prolonge avec bonheur cette œuvre en publiant une suite de récits mythiques et légendaires sous le titre générique de « **La Quête de l'Anneau** » et le sous-titre de « **L'épopée dont vous êtes le héros** »⁵. Spécialiste passionnée des mythologies celtiques et scandinaves, Patricia Chérot,

⁵ Éditions Ramuel, 225, rue des Princes, 60640 Villeselve. 92 pages, 19,70 €.

s'appuyant sur l'œuvre de Tolkien, nous présente une succession de contes et récits allégoriques participant à ce qu'elle appelle « *une quête qui s'adresse à chacun d'entre nous : la reconstruction de l'Être Humain originel qui attend de reprendre vie* » car, précise-t-elle, « *il n'y a pas de Seigneur des Anneaux car nous sommes tous, hommes, femmes, lecteurs, ce Seigneur des Anneaux* ». L'alchimie spirituelle, l'arbre de vie dans la tradition nordique, la magie et moult personnages sont au rendez-vous et nous entraînent dans leur univers mystérieux. Peut-être un jour « *l'homme anéantira-t-il en lui la soif de posséder pour reconquérir son royaume intérieur* ».

Durant l'hiver 1920-1921, Sédir donna une suite de conférences sur la vie inconnue de Jésus-Christ. Ces textes, fortement inspirés de l'enseignement de Maître Philippe, sont demeurés inédits et **Philippe Collin**, un des plus fidèles collaborateurs de notre revue, a décidé de les faire revivre en les rassemblant en un livre intitulé « **La vie inconnue de Jésus-Christ** »⁶. En première partie, Philippe Collin nous retrace la biographie de Sédir, né le 2 janvier 1871 et désincarné le 3 février 1926. Deux rencontres furent déterminantes dans la vie et l'œuvre de Sédir : celle qu'il eut avec Papus en 1890 et celle qu'il eut, sept ans plus tard, avec le Maître Philippe. Il fonda le groupe des « Amitiés Spirituelles » et aussi quelques autres groupes. Grâce à l'auteur, nous rencontrons également quelques uns de ses amis. Seul un véritable spiritualiste tel que Sédir pouvait, en effet, aborder avec respect et amour cette « vie inconnue de Jésus-Christ ». Inconnue ! Quel mot magique qui en dit long ! « *Les saints, écrivait Sédir en conclusion à son étude, savent que la lumière véritable descend d'abord dans les ténèbres et ils essaient de rester dans ces ténèbres, dans l'humilité, dans l'incognito, pour recevoir la lumière qui leur est destinée.* »

Après « La Symbolique maçonnique du troisième millénaire » que nous avons eu le plaisir de présenter dans un numéro antérieur de la revue, **Irène Mainguy** nous présente un ouvrage fondamental pour qui veut mieux connaître et mieux comprendre l'esprit de la véritable maçonnerie. Cet ouvrage porte en titre « **Symbolique des Grades de Perfection et des Ordres de Sagesse** » et, en sous-titre, « **La maîtrise approfondie** »⁷. Le débat est toujours ouvert de savoir si l'on

doit ou non publier (c'est-à-dire rendre publics) des ouvrages contenant la description de rituels maçonniques avec gestes et mots. Nous ne croyons pas que les profanes *voyeurs* aient l'envie et le courage de consulter ce volume impressionnant par sa taille et rébarbatif par son contenu. Mais, les francs-maçons désireux de s'instruire et d'approfondir leur démarche initiatique trouveront dans ce livre matière à réfléchir sur le sens véritable de la carrière maçonnique qui s'ouvre devant eux. On sait qu'au-delà des trois grades (dits bleus) d'apprenti, de compagnon et de maître, il existe des grades que certains appellent *Hauts Grades* (acception qui ne nous paraît pas du meilleur aloi) et qui tendent à la perfection des membres qui, par cooptation, ont un jour le bonheur d'y être reçus. Après quelques considérations préliminaires sur l'Écossisme, Irène Mainguy analyse les onze grades de perfection du Rite Écossais Ancien et Accepté et les deux ordres du Rite Français. Les premiers s'étirent du Maître secret (4^e degré) au Grand Élu de la Voûte Sacrée, Sublime Maçon ou Grand Écossais (14^e degré). Les seconds, au nombre de deux, sont ceux d'Élu secret et Grand Élu Écossais. Il va sans dire que, derrière ces titres flatteurs et ces décors somptueux, se trouvent des enseignements d'une grande qualité qui, tous, concourent à la perfection morale et spirituelle des frères et sœurs maçons. C'est sur ces enseignements que l'auteur a mis l'accent, soulignant les idées-forces qui en découlent. De nombreuses illustrations, des tableaux synoptiques, une bibliographie exhaustive et un index fort complet rehaussent la valeur de cet ouvrage qui trouvera une place éminente dans toute bibliothèque maçonnique sérieuse.

Nous avons également reçu :

Des éditions Albin Michel : « **Dharamsala, chroniques tibétaines** », de Bertrand Odelys avec une préface de Sa Sainteté le Dalaï-Lama ; « **Le discours de la tortue** » (les clés pour mieux comprendre la Chine), de Cyrille J.-D. Javary ; « **Un musulman nommé Jésus** », de Tarif Khalidi ; « **L'aventure du langage** » (l'alliance de la parole dans la pensée juive), de Benjamin Gross ; « **Célébration de la pauvreté** » (regards sur François d'Assise), de Xavier Emmanuelli et Michel Feuillet ; « **La prière parallèle** », de Catherine Paysan.

Des éditions Dervy :

« **La force du symbolique** », de Luc Bigé.

⁶ Le Mercure Dauphinois, 4, rue de Paris, 38000 Grenoble. 286 pages, 22 €.

⁷ Éditions Dervy, août 2003. 560 pages, 24 €.

LES REVUES

« LES AMITIÉS SPIRITUELLES », n° 216, octobre 2003. BP 236, 75624 Paris Cedex 13. À noter dans ce numéro une intéressante étude sur « les illusions de la piété » et une émouvante lettre de Noël.

« ATLANTIS », n° 414, 3^e trimestre 2003. 30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes. Dans cette livraison, nous avons plus particulièrement retenu un article sur Nostradamus (un dispositif de codage du nombre de quatrains prophétiques) et un document sur l'Afrique Mineure.

« LES FEUILLETS D'HERMOPOLIS », volume 7, octobre 2003. Gilbert Tappa, 73, avenue du Petit Port, Castel Aixoise, 73100 Aix-les-Bains. Toujours à la recherche de documents inédits, ce numéro offre à notre curiosité deux documents d'un grand intérêt. Le premier document nous fait découvrir « Les sublimes élus de la vérité » à travers un rituel qui, bien qu'il ne soit ni daté ni localisé, aurait pu trouver son origine à Rennes dès 1748. Ce document sera publié en deux parties et ce premier fragment présente un rituel de Chevalier K.:D.:S.:. Le second document étudie quelques éléments du Rite Écossais Primitif que Robert Ambelain avait réveillé en 1986 (réveil officiel en 1990). En préambule aux constitutions de cet ordre maçonnique, Ambelain relatait son historique par le menu et ceci ne manquera pas d'intéresser les exégètes de la franc-maçonnerie. Selon lui, ce rite aurait été le plus ancien rite maçonnique connu. Après maintes péripéties, a-t-il survécu à son réveilleur et Grand-Maître Robert Ambelain qui rejoignit l'Orient éternel le 27 mars 1997.

*Tous livres anciens et rares peuvent être commandés
à la librairie du « Grand Chêne ».*

**Un catalogue actualisé peut être demandé
aux adresses suivantes :**
chemin de la Trévaresse – 13770 Venelles
04 42 54 23 45 ou 06 12 99 74 33
courriel : jchrif@club-internet.fr

INFORMATIONS

Le « CERCLE PHANEG »
5, rue de la Chapelle, 75018 Paris
(M° Marx-Dormoy)
organise des conférences
tous les premiers mercredis de chaque mois, à 19 h. 30.

Entrée libre.

*Le programme des conférences
peut être demandé à la revue*

**Tous les troisièmes dimanches de chaque mois,
à 14 heures,
vous pouvez assister aux conférences du
« GROUPE GALAAD »
dans les locaux de la « Société Théosophique »,
4, square Rapp, 75007 Paris.**

**Ces conférences, présentées par Robert Delafolie,
seront consacrées, cette année,
à la « grande hérésie cathare ».**

LE « G.E.R.M.E. »
(Groupe d'études et de recherches martinistes et ésotériques)

organise des réunions publiques
d'information et de débat.

Les personnes intéressées peuvent interroger
la revue qui fera suivre.

**INVENTAIRE DES REVUES DE LA NOUVELLE SÉRIE
DISPONIBLES AU 31 DÉCEMBRE 2003.**

1953 – 1 – 3 – 4 – 6	1954 – 4	1955 – 3 – 4
1956 – 3/4	1960 – 3	1961 – 3
1962 – 4	1963 – 2 – 3 – 4	1964 – 1 – 3 – 4
1965 – 2 – 4	1966 – 3	1967 – 3/4
1969 – 1 – 2 – 4	1970 – 2 – 4	1971 – 2 – 3
1973 – 3	1974 – 3	1975 – 2 – 3 – 4
1976 – 1 – 2 – 3 – 4	1977 – 1 – 3 – 4	1978 – 1 – 2 – 3 – 4
1979 – 1 – 2 – 3 – 4	1980 – 3 – 4	1981 – 1 – 3 – 4
1982 – 1 – 2 – 3 – 4	1983 – 1 – 2 – 3 – 4	1984 – 1 – 2 – 3 – 4
1985 – 1 – 2 – 3 – 4	1986 – 1 – 2 – 3 – 4	1987 – 1 – 2 – 3 – 4
1988 – 1 – 2 – 3 – 4	1989 – 1 – 2 – 3 – 4	1990 – 1 – 2 – 3 – 4
1991 – 2 – 3 – 4	1992 – 1 – 2 – 3 – 4	1993 – 1 – 2 – 3 – 4
1994 – 1 – 2 – 3 – 4	1995 – 1 – 2 – 3 – 4	1996 – 1 – 2 – 3 – 4
1997 – 1 – 2 – 3 – 4	1998 – 1 – 2 – 3 – 4	1999 – 1 – 3 – 4
2000 – 1 – 2 – 3 – 4	2001 – 2 – 3 – 4	2002 – 2 – 3 – 4
2003 – 1 – 2 – 3		

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € T.T.C. (port compris).
À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €.

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible de commander des photocopies au même prix et dans les mêmes conditions.

SOMMAIRES DES NUMÉROS DE 2002

N° 1 de 2002 : Éditorial – Nos ancêtres les Dédalides, par Jean-Luc Caradeau – La pensée taoïste, par Jean-Claude Pauly – Charles Fauvety (suite), par Dominique Dubois – Les dix prières de Louis-Claude de Saint-Martin (1 et 2) – Sédir, par et pour le Christ, par Philippe Collin – L'homme des hauteurs et l'homme des torrents, par Marc Haven – Adieu à Albert Audiard – L'incinération, par Phaneg – Lois des miroirs magiques, par Alfredo Sousa – Les livres et les revues.

N° 2 de 2002 : Informations – Bulletin de pré-inscription au congrès international de 2003 – Les Hittites ou l'ésotérisme de la pierre, par Manuel Ruiz – Joanny Bricaud, épigone lyonnais de Papus, par Serge Caillet – Des médications attribuées à tort à monsieur Philippe, note de Serge Caillet – Sédir, par et pour le Christ (2^e partie), par Philippe Collin – L'entente amicale évangélique de Phaneg, par C.P. – Les dix prières de Louis-Claude de Saint-Martin (3 et 4) – Surréalisme et hermétisme, par Marie-Dominique Massoni – Les livres et les revues.

N° 3 de 2002 : Éditorial – Hommage à Ferdinand Bondu, par Ernest Chenière – La présence réelle du Christ dans l'hostie, par Patrick Négrier – Louis-Alphonse Cahagnet, par Dominique Dubois – M. Jean Chapas, héritier de M. Philippe, par Philippe Dugerey – Sédir, par et pour le Christ (suite), par Philippe Collin – Les dix prières de Louis-Claude de Saint-Martin (5 et 6) – Manifeste du « Suprême Conseil Martiniste » - Tableau synoptique des grades du « Suprême Conseil Martiniste » et de l'« Ordre des Élus-Cohen » - Constitution du « Suprême Conseil Martiniste » - Le sceau du « Suprême Conseil Martiniste » : symbolisme des couleurs, par Pascal Gambirasio d'Asseux – Le martinisme en Russie, par Abeille – Les livres et les revues.

N° 4 de 2002 : Congrès international de septembre 2003 – L'Évangile de la vie, par Phaneg – M. Jean Chapas, héritier de M. Philippe (suite), par Philippe Dugerey – Sédir, par et pour le Christ (suite), par Philippe Collin – Georges Vitoux, par Dominique Dubois – Poèmes de Dominique Dubois – Poème de Serge-F Le Guyader – Réponse de Pierre Rispal à un article de Serge Caillet publié dans le numéro 2 de 2002 de la revue – Le Rosaire du XXI^e siècle : la contemplation au grand large, par Marielle-Frédérique Turpaud – Les dix prières de Louis-Claude de Saint-Martin (7 et 8) – Hommage à Papus prononcé au Père Lachaise le 20 octobre 2002 – Informations – Les livres et les revues.

NOTE AUX ABONNÉS

Comme ont pu le constater nos abonnés fidèles, nos tarifs d'abonnement n'ont pas varié depuis huit années, c'est-à-dire depuis 1996.

Nous aurions souhaité que cet état perdure bien plus longtemps encore, mais, hélas !, la « dame en jaune » (je veux dire « La Poste ») a décidé, durant l'été dernier, d'augmenter ses tarifs et, ce, dans des proportions non négligeables.

Si nous voulons maintenir la qualité de cette revue et ne pas mettre en péril notre budget, nous sommes, à notre tour, dans l'obligation d'augmenter le prix des abonnements de quelques euros. Vous trouverez, sur la page en face, ces nouveaux tarifs.

Faut-il rappeler que l'équipe rédactionnelle comme les personnes chargées de l'administration sont strictement bénévoles, que nous ne recevons aucune subvention et que le produit des abonnements et des ventes est entièrement consacré à l'impression, au façonnage et au routage de la revue ?

Nous ne doutons pas que vous nous garderez votre confiance et votre amitié. N'attendez pas pour souscrire votre réabonnement pour 2004 car les lettres de rappel ont un coût, sans parler du travail supplémentaire que cela donne aux responsables de la revue.

Comme nous en avons adopté la règle depuis plusieurs années, nous livrerons, en 2004, quatre numéros : fin mars (80 pages), fin juin (72 pages), fin septembre (72 pages) et fin décembre (96 pages).

Nous sommes bien assurés de votre compréhension et, de notre côté, nous poursuivrons nos efforts pour vous offrir une revue de qualité.

Annie Boisset,
administrateur.

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

BULLETIN D'ABONNEMENT 2004

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue l'INITIATION
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2004

Nom..... Prénom.....
Adresse.....
Code postal..... Commune.....
Date et Signature.....

TARIFS 2004

France, pli fermé.....	28 euros
France, pli ouvert.....	25 euros
U.E. DOM TOM.....	33 euros
Étranger (par avion).....	40 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN.....	43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U.E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros